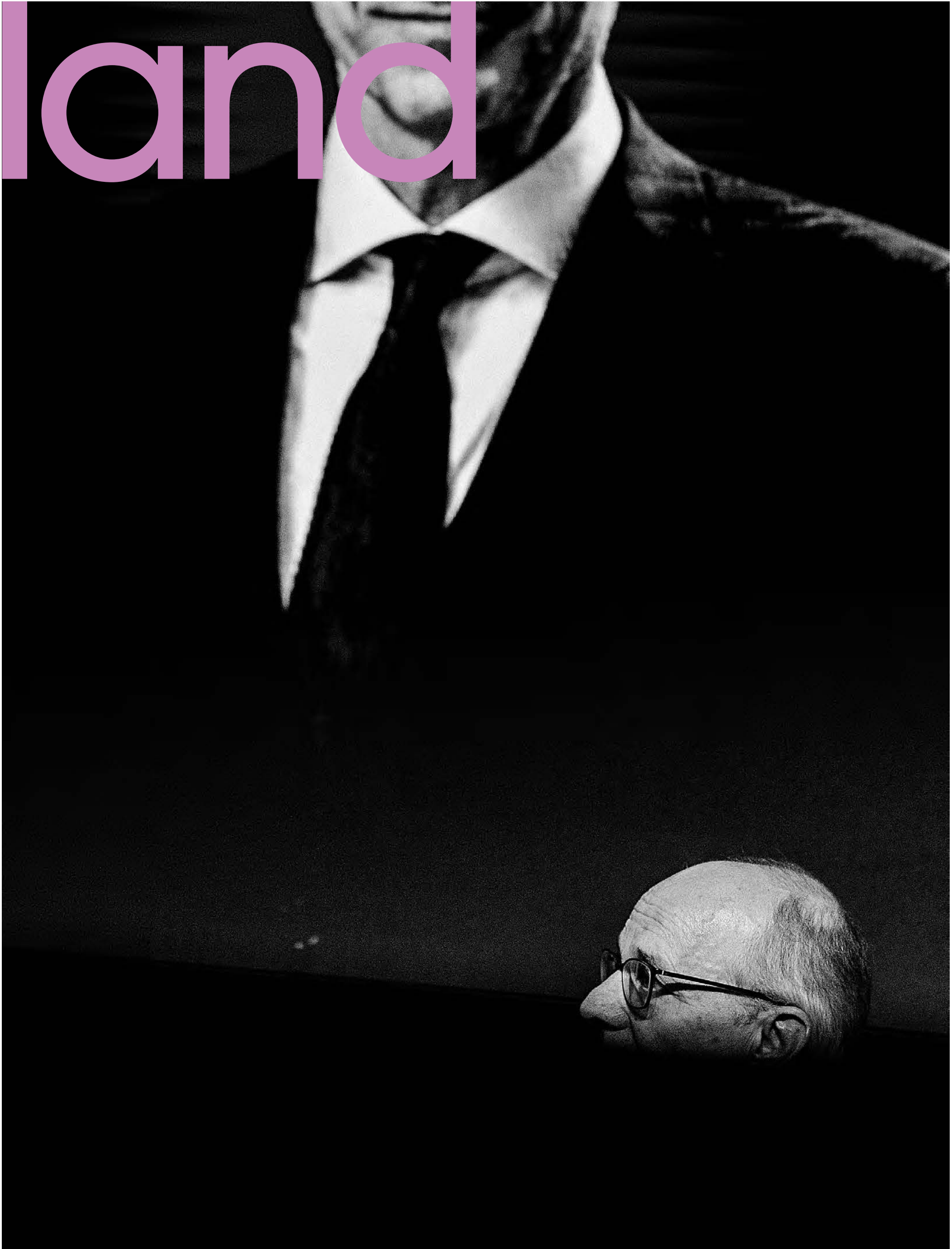




N°12 · 20.03.2026 · 73. Jahrgang Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK PFAS : la santé attendra Le gouvernement assure s'engager contre les polluants éternels. Dans les faits, c'est moins flagrant S. 3	„Der Ton muss stimmen“ Die Vorwürfe gegen Dan Santos, Ex-Trainer der Frauen-Fußballnationalmannschaft, offenbaren eine Sportkultur, wo niemand so genau nachfragt S. 5	« Vive zeréck an d'Majoritéit » Les jeunes hommes ambitieux débattent sur le capitalisme. Les établis prennent le café. Retour sur un congrès socialiste dans une boîte de nuit S. 7	WIRTSCHAFT Le Luxembourg à l'âge des empires Souveraineté, sécurité et avenir de l'Europe, sujets phares d'une Journée de l'économie entre solennité et drolatique S. 12	FEUILLETON „Gezwungenermaßen ins Nachdenken geraten“ Schorsch Kamerun, Theatermacher und Sänger der legendären Hamburger Punk-Band Die Golden Zitronen, über die Möglichkeit sich einzumischen, Gemeinschaften und den Wert des Nicht-Auserzählen S. 16	26012 5 1453000 174663 6,50 €
---	--	--	---	--	---

Lavieren

IIII Peter Feist

Luc Frieden ist anzumerken, dass ihm lieber wäre, die Aktualitätsstunde am Mittwochvormittag im Parlament fände nicht statt. Um die von der US-Regierung schon im November herausgegebene Sicherheitsstrategie soll es gehen. Die vom „zivilisatorischen Niedergang“ Europas erzählt und ankündigt, „patriotisch gesinnte Parteien“ zu unterstützen. Die Debatte darüber findet der Premier „nützlich und gut“. Aber schiebt gleich hinterher, „wir hatten schon Debatten“. Zum Beispiel, nachdem der ukrainische Präsident Wolodymyr Selenskij von Donald Trump im Weißen Haus abgekanzelt worden war, oder vor zwei Wochen nach dem Beginn des amerikanisch-israelischen Luftkriegs gegen Iran.

Was soll der Premier noch sagen? Er sagt, „in der Strategie stehen Dinge, die wir nicht akzeptieren. Wir glauben an Europa, an den Multilateralismus, an das internationale Recht“. Vorsichtig fügt er hinzu, „die transatlantischen Beziehungen definieren sich neu“. Auf welche Art, erläutert er lieber nicht. Stattdessen greift er den Faden auf, den CSV-Fraktionspräsident Laurent Zeimet gelegt hat. Der hat mit militärischer Stärke zu tun: Wolle „die EU mehr mit der Faust auf den Tisch schlagen“, so Zeimet, „muss sie ihre Verteidigung ausbauen“. Luc Frieden findet, die Idee von der Europäischen Verteidigungsgemeinschaft in den 1950-ern sei „schon der richtige Ansatz“ gewesen. Was das heute und für Luxemburg zu bedeuten hätte, führt er nicht aus. Sonst müsste er womöglich auf Themen wie Armee oder Wehrpflicht zu sprechen kommen, die der CSV noch weniger liegen als der DP. Also begibt er sich in Realpolitik. „Die USA sind der wichtigste Alliierte in der Nato und der wichtigste Handelspartner der EU. Und in unseren Büros arbeiten wir jeden Tag mit US-Software. Jedenfalls im Moment.“

Die kleine außenpolitische Erklärung Luc Friedens reicht nicht weit. Sie zeigt, wie weit der Arm der US-Regierung reicht. Außerdem ist einen Tag später EU-Gipfel, und die EU ist sich nicht einig gegenüber Donald Trumps Iran-Feldzug ohne Plan und ohne jede Abstimmung mit den Alliierten. Während Spaniens Premier Pedro Sanchez mit seinem „Nein zum Krieg“ Wahlkampf macht, hat Frankreichs Präsident Kriegsschiffe in Marsch gesetzt. Und der deutsche Kanzler, der vor wenigen Wochen bei einem Besuch in Washington noch meinte, das iranische Regime müsse „gestürzt“ werden, findet jetzt, „das ist nicht unser Krieg“. Bisher bot für Luc Frieden und die CSV die Linie von Friedrich Merz und der deutschen CDU eine Richtung. Die nun veränderte deutsche Linie zu vertreten, traut Luc Frieden sich nicht.

Zumal die linke Opposition ihm ein ganz besonderes Thema aufzwingen will: die Schließung des Bankkontos des Internationalen Strafgerichtshofs bei der Spuerkeess. Was er davon wusste und wann, und wie er das als Premier politisch einschätzt, wollen Franz Fayot (LSAP), Sam Tanson (Grüne) und David Wagner (Linke) wissen. Und nutzen aus, dass der Kammer-Tagesordnungspunkt zuvor Xavier Bettel für seine Erklärung zur Kooperationspolitik gehörte. Der mit viel Pathos für Multilateralismus und gegen das „Recht des Stärkeren“ appellierte und vermutete, Israel wolle den Südlibanon annektieren. „Wenn wir da nichts sagen, wie können wir dann sagen, dass Russland aus der Ukraine raus soll, dass China Taiwan nicht angreifen soll?“ Ähnliche Worte würde die Opposition gern vom Premier zu der Kontenschließung hören. „Dazu müssen Sie doch eine Position haben, besonders weil die Spuerkees die Bank des Staats ist“, bohrt Fayot. Luc Frieden entgegnet, „es wäre schlimm, wenn der Premier gefragt würde, ehe die Spuerkees ein Konto zumacht“. Weder arbeite er bei der Spuerkees, noch sei er der Finanzminister.

Die Entgegnung bringt gut auf den Punkt, wieso der Austausch mit dem Premier nicht weit reichen kann. Vor zwei Wochen hatte schon Finanzminister Gilles Roth angedeutet, wie verhängnisvoll es wäre, wenn die Spuerkees von US-Sanktionen getroffen würde, weil der Strafgerichtshof bei ihr ein Konto hat, von dem Richter auf Donald Trumps Geheiß mit Sanktionen wegen Haftbefehlen gegen Israels Premier Benjamin Netanyahu und Ex-Verteidigungsminister Yaov Gallant belegt wurden. Das Hauptinteresse der Luxemburger Außenpolitik gilt dem Finanzplatz. Das wusste auch Jean Asselborn, und nichts anderes hat Luc Frieden mit seinem Lavieren am Mittwoch in der Kammer demonstriert. Man muss das moralisch nicht gut finden, aber es gehört zur Staatsräson. ●





Sven Becker

La pollution de l'eau par les TFA est un enjeu essentiel. Ici le réservoir du Rebiorg, à Hivange

Approche douce vs chimie lourde

IIII Erwan Nonet

Le gouvernement assure s’engager contre les polluants éternels. Dans les faits, ce n’est pas flagrant

La façon dont est géré le dossier des PFAS interpelle. Le premier rapport du groupe interministériel, composé de treize représentants des ministères de l’Environnement, de la Santé et de l’Agriculture, a été publié le 11 mars. Il s’est fait attendre près de deux ans, mais il se révèle une introduction intéressante à la problématique. Il dresse l’état des lieux de la propagation des polluants éternels dans le pays et pose de bonnes questions. Ses rédacteurs ne cachent pourtant pas que le manque de données a limité la portée de leur travail. D’ailleurs, il ne propose quasiment aucune action concrète. Le ministre de l’Environnement, Serge Wilmes (CSV), a promis à la Chambre qu’il ne s’agissait que d’une première étape, que le groupe sera institutionnalisé et même agrandi avec des représentants du ministère de l’Économie (et peut-être aussi du Travail, à la demande du député Déi Lénk Marc Baum). Il devra publier un rapport chaque année.

Mercredi, l’interpellation demandée à la Chambre par Claire Delcourt (LSAP) a permis aux ministres de l’Environnement et de la Santé (Martine Deprez, CSV) d’expliquer leurs démarches. La ministre de l’Agriculture, Martine Hansen (CSV), pas nommément interpellée par Delcourt mais pourtant très impliquée dans le dossier, ne siégeait pas à la Chambre ce jour-là. Wilmes est apparu conscient des enjeux d’un problème d’envergure mondiale, car les PFAS sont partout, « y compris dans le sang des ours polaires », a-t-il précisé. Deprez a également montré qu’elle prenait le sujet au sérieux. Mais face aux questions des députés de l’opposition – outre Claire Delcourt, Joëlle Welfring (Déi Gréng) et Marc Baum) étaient les plus concernés –, leurs réponses n’ont pas toujours convaincu. Aucun plan d’action ou calendrier n’ont été esquissé. Une fois le constat posé, aussi lucide soit-il, il ne se passe plus grand-chose.

Les débats autour des cinq motions présentées dans le cadre de l’interpellation illustrent le manque de volonté politique de la coalition CSV/DP. Les députés de la majorité ont, par exemple, refusé la création d’un fonds de dépollution PFAS alimenté selon le principe pollueur-payeur ou celle d’un inventaire des acteurs industriels utilisant des PFAS, sur base d’auto-déclaration.

Tom Schaul, qui dirige le groupe interministériel, explique au *Land* qu’il veut éviter l’écologie punitive. « Définir des mesures signifie réduire la pollution, mais il faut aussi cet aspect " soft " de la sensibilisation. Les mesures les plus efficaces sont celles qui permettent une prise de conscience de la population. Il ne s’agit pas uniquement de dire " voilà des lois et des normes ", car on joue alors avec la peur des gens. » Mais en agissant trop lentement, on remet aussi potentiellement en cause leur santé future. Car comme Wilmes et Deprez le rappelaient devant les députés, les PFAS sont dangereux (risque accru de cancers, baisse de la réponse immunitaire, problèmes endocriniens, trouble du développement chez l’enfant...).

« Ce qui est préoccupant avec les PFAS, c’est qu’ils s’accumulent. De petites doses progressives entraînent une exposition totale plus importante au fil du temps, car ils restent dans le corps et se bioaccumulent aussi dans les aliments que nous consommons », précise au *Land* Emma Schymanski, professeure à l’Université de Luxembourg, responsable du département d’Environmental Chemin-

formatics au LCSB. La chercheuse, spécialiste des pollutions chimiques (dont font partie les PFAS, qui n’existent pas naturellement dans la nature), n’a pas été contactée par le groupe interministériel. Seuls deux députés de l’opposition l’ont rencontrée pour s’informer. « Des réunions constructives qui ont duré plus longtemps que prévu », souligne-t-elle. Car l’Uni travaille sur le sujet. Le projet PFAS-Quest, par exemple, est porté par le LCSB et développe des méthodes de dépistage des PFAS, notamment dans les eaux usées qui arrivent dans les stations d’épuration.

Quelques acteurs extérieurs aux ministères, peu nombreux, ont travaillé avec le groupe. Tom Schaul cite des chercheurs du List, mais aussi la Fedil, qui est plutôt à ranger dans le camp des lobbyistes. « Pour une première étape, nous avons pensé qu’il serait préférable de se concentrer sur nous. Il a fallu mettre en place les technologies analytiques, mettre sur la table toutes les informations que nous avions en main car jusqu’à présent, chacun avait l’habitude de travailler dans son coin. Cela a pris du temps. »

L’eau est actuellement le sujet le plus brûlant. Et aussi le mieux connu, puisque les premières analyses pour quantifier la présence de TFA (un métabolite issu de la dégradation de certains PFAS) ont été réalisées par l’Administration de la gestion de l’eau (AGE) en 2018 et que ce monitoring a été systématisé courant 2024. Le pays sera entièrement cartographié d’ici l’année prochaine. Jusqu’à présent, aucune pollution massive au TFA n’a été détectée, mais ses propriétés (résistance, solidité et solubilité) font qu’il a été retrouvé presque partout. Seuls quelques forages profonds sont encore épargnés, mais ce n’est qu’une question de temps. Celui qui prendra l’eau polluée à traverser le sol pour rejoindre ces aquifères souterrains. Dans certains cas, plusieurs décennies peuvent être nécessaires.

La question de l’eau inquiète les autorités car l’Europe travaille en ce moment à définir un taux limite de TFA pour l’eau potable. Un tel plafond qui n’existe pas aujourd’hui. Au Luxembourg, la Direction de la santé a établi une valeur d’orientation provisoire pour l’eau du robinet de douze microgrammes par litre. Or, considérant les propriétés toxicologiques du TFA, l’EFSA (European food safety authority) envisage de placer le curseur à 0,1 microgramme par litre, 120 fois moins que la valeur d’orientation luxembourgeoise. Le taux moyen de TFA relevé par l’AGE étant de 0,85 microgramme par litre (valeurs comprises entre 0,087 et 2,5 microgrammes par litre), si l’EFSA choisit cette limite de 0,1 microgramme, une grande partie des eaux luxembourgeoises serait considérée comme impropre à la consommation.

Et traiter l’eau pour retirer le TFA est très compliqué et onéreux. Il s’agit d’un procédé similaire au dessalement (osmose inverse), au terme duquel entre vingt et trente pour cent de l’eau sont perdues. Le groupe interministériel ne se fait guère d’illusions, La décentralisation de l’alimentation en eau potable, avec notamment d’environ 310 captages, ne permet les traitements qui éliminerait le TFA à large échelle, explique-t-il en substance. D’autant plus que le risque de pénuries d’eau chroniques en été nécessite d’assurer la sécurité de l’approvisionnement.

[...]

[Suite de la page 3]

Dès lors, l'anticipation est primordiale. Le rapport le dit : « Des mesures d'atténuation à l'échelle nationale doivent faire partie, en application du principe de précaution, d'une stratégie de minimisation des apports. » La nécessité d'un plan est énoncée. Rien n'est écrit sur ce à quoi il devrait ressembler.

Emma Schymanski explique qu'il existe une grande différence entre les pollutions. Les sites gravement contaminés (par exemple suite à un déversement, un rejet industriel, un accident ou l'application accidentelle de produits contaminés) sont potentiellement dangereux pour les riverains à court terme. Une contamination chronique à un niveau (relativement) plus faible, elle, pose plutôt des problèmes de santé à long terme, en raison de l'accumulation et de nombreux effets chroniques.

Le manque de données qui caractérise la situation aujourd'hui ne permet pas d'écarter absolument la présence d'une pollution lourde, ni d'expliquer des prélèvements marqués par des taux de concentration élevés. Sur les cartes du rapport du groupe interministériel, on note par exemple des hotspots étranges, comme une source du côté de Burmerange ou la Houbaach, une petite rivière entre Dippach et Helfent, dont une grande partie se trouve dans une zone Natura 2000. Tom Schaul prévient qu'avant d'obtenir une vision nette de la situation, il faudra davantage de mesures : « On parle de microgrammes par litre, donc de très faibles concentrations avec des risques d'erreurs analytiques. Il faut investiguer pour les vérifier. Cela peut dépendre du type de sol, du ruissellement ou d'un rejet ponctuel accidentel. » Cette incertitude due à la complexité du sujet justifie, selon lui, de ne pas choisir la voie d'une politique trop restrictive sur les PFAS : « Si l'on optait pour une interdiction nationale, on passerait peut-être à côté d'un problème ponctuel nécessitant une infrastructure plutôt qu'une interdiction ».

Pour le coordinateur du groupe interministériel, il s'agit là d'un nouvel argument en faveur de la sensibilisation, qui doit aussi s'opérer dans les secteurs agricole et industriel, parce qu'ils « ne sont pas toujours conscients de ce qu'ils utilisent ». Les agriculteurs font usage de produits phytosanitaires qui contiennent des PFAS, y

compris dans les zones de protection des sources, dont vingt pour cent de la surface sont recouvertes de terres cultivées. Le rapport stipule que « l'origine agricole apparaît comme responsable pour trente à cinquante pour cent de la concentration moyenne en TFA dans les cours d'eau ». Serge Wilmes a promis d'une prochaine interdiction de ces produits autour des sources, mais compte tenu de la mobilité du TFA, les bénéfices de cette réforme ne sont pas assurés.

Quant aux industriels, on a déjà vu que la Fedil avait été invitée à partager ses points de vue. Tom Schaul estime que la sensibilisation commence à porter ses fruits. Dans une note publiée en janvier, la fédération assure que « l'industrie est pleinement consciente du renforcement de la pression réglementaire sur les PFAS et travaille activement à les éliminer partout où il existe des alternatives techniquement et économiquement viables ». « C'est une phrase très importante, une différence fondamentale », assure Schaul. Dans le même document, la Fedil explique aussi que « les PFAS jouent un rôle crucial dans plusieurs secteurs essentiels pour l'Europe » et qu'en cas d'interdiction, « les fabricants européens pourraient être contraints de fermer certaines activités, de délocaliser leur production ou de dépendre d'importations en provenance de pays tiers. » La défense des PFAS faisant l'objet d'un intense lobby qui investit des millions d'euros chaque année pour porter sa parole (dix millions pour le seul Conseil européen de l'industrie chimique), parier sur le succès d'une sensibilisation à la luxembourgeoise paraît audacieux.

Agriculteurs et industriels ont raison sur un point, il leur sera difficile de se passer des PFAS, car des produits de remplacement n'existent pas toujours. Emma Schymanski explique : « D'un point de vue scientifique, malheureusement, si un composé possède des propriétés souhaitées, il est assez courant que le substitut nécessite des propriétés similaires. Et les substituts ont assez souvent les mêmes effets indésirables, en plus des effets souhaitables. »

Quatre PFAS sont actuellement interdits en Europe (PFOS, PFOA, PFHxS et PFNA). Mais il en existe plus de sept millions, répertoriés dans l'une des plus grandes bases de données ouvertes, PubChem, notamment animée par Emma Schymanski et son équipe. En général, une vingtaine d'entre eux, parfois une quarantaine mais très ra-

Il existe sept millions de PFAS différents, quatre sont interdits en Europe

rement plus, sont recherchés lors d'analyses. Les autres sont pratiquement indétectables en l'état actuel de la science. « Ceux que l'on recherche sont ceux pour lesquels il existe le plus d'informations », avance la chercheuse. Ce qui ne veut pas dire que tous les autres sont moins dangereux. « Interdire des substances chimiques est un très long processus, qui nécessite une quantité considérable de preuves », relève-t-elle. C'est même un véritable parcours du combattant, car lorsque les scientifiques arrivent à convaincre les politiques, il faut ensuite faire face à l'opposition très efficace et structurée des lobbies. « Sans compter que nous avons entendu qu'on ne pouvait proposer qu'un nombre limité de substances à l'examen en vue d'une interdiction, ce qui est un problème lorsque l'on a potentiellement sept millions de substances dans un groupe préoccupant », souligne Schymanski. L'idée de parer à cet obstacle en interdisant tous les PFAS en tant que classe a été discutée, mais elle semble difficile à atteindre puisqu'ils sont encore indispensables dans plusieurs secteurs, dont celui de la santé.

Le Luxembourg, de toute façon, ne veut pas d'une telle interdiction. La position du gouvernement a été synthétisée mercredi par le député libéral Luc Emering, « il ne sert à rien de montrer le béise Fanger, il faut être constructif avec tous les secteurs ». Ce à quoi Joëlle Welfring a répondu : « Ce n'est pas parce que le problème est complexe qu'il ne faut rien faire, ou trop peu. » ●

Le 6 mars, Serge Wilmes a participé au nettoyage de l'Alzette, à Schiffflange



„Der Ton muss stimmen“

IIII Sarah Pepin

Die Vorwürfe gegen Dan Santos, Ex-Trainer der Frauen-Fußballnationalmannschaft, offenbaren eine Sportkultur, wo niemand so genau nachfragt

Seit 2020 hat sich der Damenfußball unter Dan Santos in Luxemburg professionalisiert. Es gibt heute eine Nationalmannschaft, die an Qualifikationen für die Weltmeisterschaft teilnimmt und die den Aufstieg in die Liga B der Nations League geschafft hat. Dass ausgerechnet dem Trainer, der die Rout Léiwinnen weiterbrachte, nun aufgrund von schlechtem Fehlverhalten fristlos gekündigt wurde, bringt die FLF ins Straucheln.

Vor zehn Tagen, kurz nach ihren Verlusten gegen Schottland im Rahmen der WM-Qualifikation, wandten sich Laura Miller und ihre drei Vize-Kapitäninnen an die Verantwortliche des Damenfußballs in der FLF, Carine Nardecchia, und zeigten ihr Screenshots von Nachrichten, die Dan Santos mindestens sechs Spielerinnen über einen mehrjährigen Zeitraum geschickt habe. Es handle sich um Unangemessenes, aufdringliche Nachrichten sowie unangebrachte Komplimente. Die FLF reagierte prompt. Am Donnerstag wurde Santos eingeladen und ihm wurde fristlos gekündigt. Er gab seinen Schlüsselbund ab, die Zusammenarbeit war beendet. Die FLF verschickte daraufhin eine Pressemitteilung, in der sie auf ihre Ethik und ihren respektvollen Rahmen verwies, mit der das Verhalten des Trainers nicht vereinbar sei. Dan Santos hat am gestrigen Donnerstagabend per Anwaltsschreiben mitteilen lassen, dass er die Vorwürfe formell zurückweist. Wer ihn ersetzt, ist noch unklar.

Informationen des *Quotidien* nach gab es bereits 2023 erste Anzeichen dafür, dass Dan Santos professionelle Grenzen überschritten haben könnte. Vor drei Jahren sind drei lokale Trainer an die FLF herangetreten, nachdem sich eine Spielerin gemeldet hatte, die Dan Santos per Nachricht gefragt haben soll, ob sie bei ihm übernachten wolle. Sie wollte im Nachhinein nicht mehr darüber sprechen; nichts passierte. Im Gespräch mit dem *Land* erklärt FLF-Generalsekretär Joël Wolff, damals habe es keine Beweise gegeben, es seien Gerüchte ohne konkrete Anhaltspunkte gewesen. „Dann wäre es Rufmord gewesen. Man kann die Menschen nicht bei dem Geringsten an den Pranger stellen.“ Dass Dan Santos mindestens zwei Beziehungen mit Nationalspielerinnen einging, sei eine „private Angelegenheit“, sagt Joël Wolff. Wäre es dann 2023, als die Gerüchte hinzukamen, nicht an der Zeit gewesen, genauer hinzuschauen? „Wir sind nicht zuständig dafür, zu kontrollieren, wer mit wem eine Beziehung eingeht.“ Ein Problem sehe er damit nicht, und das „hat ganz ehrlich nichts damit zu tun“.

Anfragen des *Land* an mehrere erwachsene Nationalspielerinnen erhielten bis Redak-

tionsschluss keine Antwort. Kapitänin Laura Miller erklärt, man gebe derzeit kein Statement zur Affäre ab. Inwieweit dieser Schweigepakt von ihnen oder der FLF ausgeht, sei dahingestellt. Bereits vergangenes Jahr entstand bei einem Interview der Anschein, die Spielerinnen würden in ihrer Kommunikation mit den Medien gegängelt (*d'Land*, 20.06.2025). Für manche steht die Profi-Karriere auf dem Spiel. Andere wollen die Hand, die sie füttert, nicht beißen. Eine Historie, wie Frauen vor ihnen mit solchen Problemen umgingen, gibt es für sie nicht. Lediglich eine minderjährige Spielerin erklärte sich bereit, über ihre Erfahrung zu berichten. Von Nachrichten an Sportlerinnen in ihrem Alter weiß sie nichts. Allerdings ist ihr im Training wiederholt aufgefallen, dass Dan Santos manche Mädchen besser behandelte als andere. „Er hatte Lieblinge.“ Diesen jungen Frauen gegenüber sei er weniger streng gewesen und habe mehr mit ihnen herumgeschertzt.

Luc Olinger, Trainer des FC Mamer 32 erklärt, die Art und Weise, wie Trainer mit den Frauen sprechen, unterscheide sich grundlegend von der mit den Männern. „Der Ton auf dem Feld muss stimmen.“ Man müsse sehr aufpassen, sich auf die Technik fokussieren und weniger emotional sein. Grenzüberschreitungen seien ein „No-Go“. Da in den U18-Clubs viele Minderjährige trainierten, finde die Kommunikation grundsätzlich in WhatsApp-Gruppen statt, in denen auch ihre Eltern mitlesen können.

Elitesportlerinnen erleben öfter sexuelle Übergriffe als Männer

Aus welchem Grund manche Spielerinnen möglicherweise zögern, um Probleme anzusprechen, illustriert ein Gespräch des *Land* mit dem Damentrainer eines Vereins. „Vielleicht haben die Spielerinnen selber solche Nachrichten verschickt, um selektioniert zu werden. Es ist einfacher, sich an einer Person abzuarbeiten als an einer Gruppe.“ Ob die Beweise glaubhaft sind, würde er gerne sehen. Er spricht weder das Abhängigkeitsverhältnis noch das Machtgefälle an.

Die Berufswahl der mehrheitlich männlichen Trainer ist nicht immer von ehrlichem Interesse am Sport motiviert. 21 Prozent von internationalen Elitesportlerinnen haben als Kind sexuelle Übergriffe im Rahmen des Sports erlebt



Eine unabhängige Anlaufstelle soll ab Anfang April arbeitsfähig sein

Sven Becker

(UN Women, 2023) – fast doppelt so viele wie Männer. Kürzlich wurde in Tschechien der Nationaltrainer Petr Vlachovsky entlassen, weil er Spielerinnen, eine davon minderjährig, in der Dusche und in den Umkleidekabinen gefilmt hat. Vor fünf Jahren wurden sexuelle Übergriffe in der National Women's Soccer League in den USA öffentlich; ebenso in den Nationalmannschaften von Australien und Venezuela.

Bisher mussten Sportler/innen bei Übergriffen in ihren Strukturen interne Ansprechpartner finden. Dabei ist eine unabhängige Anlaufstelle für Opfer von Fehlverhalten vonnöten. Am gestrigen Donnerstagabend präsentierten Sport- und Gleichstellungsministerium die neue „Integritätspolitik“ für den Sport. Sie soll auf vier Säulen beruhen: Ethik, Safeguarding, Anti-Doping und Aktionen gegen Manipulationen in den Wettbewerben. Die Anti-Doping Struktur Alad wird in diesem Zusammenhang zur Agence luxembourgeoise pour l'intégrité dans le sport (Alis) mutieren, wie Sportministerin Martine Hansen am Mittwoch im Parlament erklärte. Die Alis wird als nationale Anlaufstelle fungieren und soll ab Anfang April arbeitsfähig sein. Eine entsprechende Ethik-Charta wird in den nächsten Wochen abgeschlossen und an alle Verbände und Vereine weitergeleitet. Es werde in Betracht bezogen, Förderungen an Integritätsstandards zu koppeln, erklärte Martine Hansen (CSV). Die FLF hält den Fall derweilen für abgeschlossen. ●

BLOGG



PERSONALIEN

Paulette Lenert,

LSAP-Abgeordnete, konnte sich am Dienstag über die einhellige Zustimmung der Kammer zu ihrer Motion für *Wumkkooperativen* freuen. Was wesentlich daran lag, dass Wohnungsbauminister Claude Meisch (DP) hinter der Idee steht. Schon im Dezember bei einer Uni.lu-Konferenz hatte er Genossenschaften einen „dritten Weg“ neben öffentlichem und privatem Wohnungsbau genannt. Am Dienstag sagte Meisch, sein Ministerium arbeite bereits an einem Rahmen dafür, bis Ende des Jahres versprach er „Konklusionen“. Angesichts der vielen Probleme im Wohnungsbau dürfte die Zustimmung für Kooperativen politisch allgemein opportun sein.

Claude Meisch unterstrich, das sei keine Frage von Parteipolitik (Foto: sb). [PF](#)

Philippe Wilmes,

Chirurg, erhielt Anfang des Monats seinen Vertrag mit den Hôpitaux Robert Schuman (HRS) definitiv gekündigt. Wie *RTL*, dessen Redaktion das Schreiben der HRS offenbar vorliegt, am Mittwoch berichtete, seien nicht nur laut HRS-internen Ermittlungen nicht indizierte Knie-Operationen der Grund. Sondern auch, weil Wilmes’ „politisierte Medien-Kampagne dem Ruf der HRS geschadet“ habe. *Radio 100,7* hatte am Montag noch gemeldet, dass Wilmes sich zu 27 Patientendossiers vor dem Collège médical verantworten müsse, aber auch wegen eventueller Verstöße gegen die Deontologie durch seine Kampagne. Wilmes’ Anwalt François Prum sagte dem *Wort* gestern, seinem Mandanten sei die interne Expertise der HRS nicht übermittelt worden, er habe dazu nicht Stellung nehmen können. Prum beklagte, dass derartige Interna an die Presse gelangen. [PF](#)

POLITIK

Mitte-Propaganda

Angesichts des wachsenden Zuspruchs für rechtsextreme Parteien in Europa sah die ADR bei ihrem Kongress am Sonntag in Keispelt einen „Wahlsieg“ für 2028 voraus. Ihre Abgeordneten propagieren nun, dass die ADR die „politische Mitte“ verkörpere. „Mir sinn déi politesch Mëtt!“, insistierte Tom Weidig am Dienstag in der Kammer dreimal, und am Mittwoch wollte Fraktionspräsident Fred Keup von CSV-Premier Luc Frieden wissen, ob Giorgia Meloni und Bart de Wever Teil der politischen Mitte seien. Frieden war zunächst sprachlos, sagte dann, „für mich sind in der politischen Mitte rechtsextreme Parteien nicht dabei“. [PF](#)

D’Präisser op der Pompel

Die durch den Iran-Krieg gestiegenen Energiepreise waren am Dienstag Thema einer Aktuellen Stunde im Parlament. Die Linken, die sie beantragt hatten, fordern Preisdeckel für Treibstoffe und Heizöl, die LSAP eine Tripartite, die Grünen die präventive Ausarbeitung von Maßnahmen, wie etwa

Steuerkrediten. CSV, DP und Regierung sehen dafür noch keine Notwendigkeit, wollen die Preisentwicklung weiter beobachten und schließen „sozial gezielte Hilfen“ nicht aus. Strategischer gesehen, würden die Linken öffentliche Programme zur Wärmedämmung von Wohngebäuden und für Wärmenetze auflegen, um die Abhängigkeit von fossilen Brennstoffen zu senken, und ein öffentliches Carsharing einführen. Die ADR hielt ein Plädoyer für Atomkraft. Die Grünen warfen DP-Energieminister Lex Delles vor, nicht genug für erneuerbare Energien zu tun, was Delles empört von sich wies. Erschöpft ist das Thema natürlich nicht: Am gestrigen Donnerstag waren nach israelischen Angriffen auf das Gasfeld Pars Süd in Iran und iranischen Vergeltungsschlägen auf Anlagen in Katar nicht nur die Gaspreise in Europa um 30 Prozent gestiegen. Der Rohölpreis der Referenzsorte Brent kletterte auf 118 US-Dollar pro Fass, den Höchststand seit Beginn des Krieges am 28. Februar (Foto: sb). [PF](#)

Polizisten aus Rumänien

„Eine Handvoll“ rumänischer Polizisten



wird ab 1. Mai für sechs Monate in der Hauptstadt auf Streife gehen, erklärte CSV-Innenminister Léon Gloden im Parlament. Ziel des Einsatzes, der unter der Führung der Luxemburger Polizei und ohne Waffen erfolge, sei, dem „Menschenhandel“ aus Rumänien auf die Spur zu kommen, der zu „organisiertem Betteln und zu organisierter Kriminalität“ führe. Um Vorwürfen zuvor zu kommen, er gehe wieder gegen *Heescherten* vor, zählte Gloden auf, dass schon 2016 der damalige Justizminister Félix Braz (Grüne) das Problem erkannt und dass es 2023 unter der vorigen Regierung Gespräche mit Rumänien gegeben habe. Er fügte hinzu, er mache nun „Neel mat Käpp“. [PF](#)

Rapatriés de guerre

Au cours d’une conférence de presse vendredi dernier, Xavier Bettel et Yuriko Backes (DP) ont détaillé les coûts du rapatriement des naufragés de Luxair Tour dans le Golfe persique après l’intervention américano-israélienne en Iran. Les avions affrétés par Luxair (à prix coûtant) et le charter ont coûté 710 000 euros, dont 226 000 à charge de l’État luxembourgeois, « soit cinquante cents par habitant », a insisté le ministre libéral, accusé d’avoir rongé la ficelle de la communication politique sur cette opération. (Le reste est partagé entre les contribuables européens) Le duo libéral s’est en effet fait photographier embrassant les gens qui avaient fui les missiles et drones iraniens lancés tous azimuts en représailles. Selon les informations

récoltées par le *Land* auprès du ministère des Affaires étrangères, aucun des quelques dizaines de ressortissants luxembourgeois encore dans la région (y compris au Liban, en Israël ou en Iran) n’ont demandé d’assistance rapatriement. [PSO](#)

GESUNDHEIT

Immer öfter PID

Das elektronische Paiement immédiate direct (PID) beim Arzt und beim Zahnarzt werde immer mehr benutzt, so Gesundheitsministerin Martine Deprez (CSV) auf eine parlamentarische Anfrage der LSAP-Fraktion hin. 2 438 der 4 963 mit der CNS konventionierten Ärztinnen und Zahnärzte sind dem PID angeschlossen. Von den Spitälern ist bisher nur das CHL mit seiner Software PID-konform. Alle anderen streben das an, und „die meisten“ seien „in der Testphase“. Der PID-Anteil der Rechnungen bei Arzt und Zahnarzt lag im September 2025 bei rund 70 Prozent, Tendenz steigend. [PF](#)

Berichtigung

Für eine Kreuzband-Rekonstruktion am Knie kann ein Chirurg je nach Komplexität der Operation sowie bei einer Komplikation bis zu 2 261,50 Euro in Rechnung stellen. Die Summe erhöht sich mit 66 Prozent Erste-Klasse-Zuschlag auf 3 754,09 Euro. Mit je einer Konsultation des Chirurgen vor und nach der Operation zu je 44,20 Euro, ergibt das insgesamt maximal 3 842,49 Euro.

|||||

D’Kou vum Äis kréien

||||| Bernard Thomas

Ce mardi, les fractions du CSV et du DP ont discuté, chacun de leur côté, de l’épineuse question du salaire social minimum (SSM) et de son niveau « adéquat ». Le compromis politique en train de se dégager ne devrait pas satisfaire le patronat, et encore moins les syndicats. Selon les informations du *Land*, l’adaptation biennale du SSM de 3,8 pour cent est acquise. (La remettre en question aurait équivalu à une déclaration de guerre contre l’Union des syndicats.) Même s’il s’agit d’un quasi-automatisme, programmé tous les deux ans, cette adaptation devrait cette fois-ci être compensée à hauteur d’un tiers par l’État (via un crédit d’impôt, par exemple). Combinée aux deux prochaines tranches indiciaires (de 2,5 pour cent chacune), elle est censée, à l’horizon 2027, rapprocher le SSM des soixante pour cent du salaire médian, le seuil prévu par la directive européenne. C’est du

moins le calcul (optimiste) des fractions de la majorité. (Le conseil de gouvernement doit en discuter ce vendredi.)

Au-delà des mécanismes déjà en place (index et adaptation biennale), une revalorisation structurelle du SSM paraît hautement improbable. Contactée par le *Land*, Nora Back s’insurge : « Dat do ass de Geck gemaach mat de Leit ! » Selon les calculs syndicaux, il faudrait une hausse de 11,2 pour cent (soit environ 300 euros) pour atteindre la médiane de soixante pour cent. Le gouvernement ne pourrait se cacher derrière l’index et l’adaptation, estime Nora Back : « Déi wære souwisou komm ». (Et de rappeler que l’index fera également monter la médiane des salaires.) La lune de miel entre le nouveau ministre du Travail et l’Union des syndicats risque d’être de

courte durée. Le LSAP s’en réjouit d’avance. Sa cheffe de fraction, Taina Bofferding, a lancé un nouvel élément de langage (repris illico par le député Mars Di Bartolomeo) : « Le nouveau Spautz ressemble de plus en plus au vieux Mischo ».

Le ministre du Travail est pris entre les feux. La frange la plus radicale du patronat (la Fédération des artisans) a lancé les hostilités, avançant des revendications maximalistes : geler le SSM et abolir le SSM qualifié. Dans un article paru ce jeudi dans *Paperjam*, le député Laurent Mosar (CSV, courant *business-friendly*) reprend l’argumentaire : « Si le salaire minimum augmente encore, les patrons n’embaucheront plus ! » Alors que Luc Frieden a proclamé 2026 « année de la compétitivité », les entreprises s’attendent à quelques contreparties, notamment fiscales. La

coalition a finalement opté pour une solution à la luxembourgeoise, l’État finissant par régler l’ardoise. À Gilles Roth de trouver les sous...

Mais on pourrait rapidement se retrouver dans un autre scénario. Si une deuxième tranche indiciaire tombe cette année, Luc Frieden devra convoquer une Tripartite avec un grand « t » (c’est écrit dans l’accord de coalition), un exercice dans lequel il n’excellait guère. L’UEL est également mal préparée à relancer la mécanique. Son président, Michel Reckinger, s’est montré bien maladroite durant la crise sociale du printemps 2025. Dans un mois et demi, l’UEL perdra son directeur, le très technocratique Marc Wagener, que Michel Wurth a fait monter à la Croix-Rouge. Jeudi dernier, l’organisation faïtière du patronat était d’ailleurs la grande absente au « KI-Dësch » du Premier ministre. ●

« Vive zeréck an d’Majoritéit »

IIII Bernard Thomas

Les jeunes hommes ambitieux du LSAP ont débattu sur le capitalisme.
Les établis prenaient le café. Retour sur un congrès socialiste dans une boîte de nuit

La salle est plongée dans la pénombre ; seul un faisceau rouge danse sur les têtes des quelque 350 personnes assises en rangs serrés. Le congrès du LSAP se tient samedi matin dans la boîte de nuit Encore (ancien Didj, puis M-Club), située entre un cimetière et un concessionnaire Mercedes, dans le *no man’s land* des Portes de Hollerich. Les délégués se voient dégradés en spectateurs, face à une petite scène illuminée. « Et ass ze däischter ! Kënnt dir d’Luucht umaachen ?! », lance l’un d’eux au bout de quelques minutes. Une lumière tamisée éclaire timidement la discothèque où, quatre heures plus tôt, s’achevait une soirée reggaeton, promue sous le titre « La Gasolina ».

« Vive d’LSAP a vive zeréck an d’Majoritéit ! », c’est ainsi que Taina Bofferding conclut son rapport d’activité parlementaire. « Nous tapons du poing sur la table, *wann et ons ze bont gëtt* », assure-t-elle aux délégués. « Souvill, datt mir Muskelkater kruten. » À la Chambre, la cheffe de fraction socialiste fait pourtant pâle figure. Au congrès socialiste, elle remercie le gouvernement « de nous rendre la tâche si facile ». La phrase résume bien l’attitude dominante au sein de la fraction socialiste, rappelant celle du CSV durant sa décennie perdue : L’opposition comme une salle d’attente du pouvoir, où l’on guette les faux pas et les faiblesses de la majorité, sans trop s’exposer.

« Nous devons commencer... ou plutôt continuer à élaborer des alternatives concrètes », lance la coprésidente sortante, Francine Closener. Et de mettre en garde : « La campagne électorale commence dès maintenant ». Or, la question de celui ou de celle qui mènera les troupes en 2028 reste entière. Ce vide à la tête du LSAP entretient une impression de flou et de cacophonie. Le nouveau *Grondsatzprogramm* a beau postuler que « la solidarité avec le parti est plus importante que les considérations de carrière [*Karrieredenken*] », les logiques notables, héritées du XIX^e siècle, continuent bel et bien à dominer le système électoral. Dans le pays du panachage, ce ne sont pas les partis ou les programmes qui priment, mais les personnalités.

Les *shooting stars* Paulette Lenert et Liz Braz disposent toutes les deux d’un capital politique largement indépendant du LSAP. La première affiche ouvertement son malaise face aux logiques partisans et parlementaires. Ralentie en début de mandat par une maladie virale, elle hésite encore sur ses intentions pour 2028. La seconde a démontré un flair pour les dossiers sensibles, que ce soit le *Sportsmusée* ou l’Uni.lu, tout en soignant un profil centriste, se revendiquant « weder ze vill lénks nach ze vill liberal ». Aucune des deux n’a voulu endosser le rôle de coprésidente en 2026. La députée néophyte Claire Delcourt a, elle aussi, décliné l’offre de Georges Engel, tout comme la nordiste Flore Schank.

La conseillère *Stater* Maxime Miltgen n’était donc pas le premier choix. D’autant plus qu’à la tête des Femmes socialistes elle n’a guère brillé par son zèle ces dernières années. Si la trentenaire s’en sort quand même avec un score honorable ce samedi, c’est grâce à son discours de candidature, qui a fait tourner la salle en sa faveur. Georges Engel sert un *speech* d’opposition solide mais convenu, plaçant quelques *punchlines* (« D’Regierung seet si hätt geliwwert – majo, eng Boulette no där anerer »), tout en cochant les cases socialistes, rappelant être issu d’une famille de « Schmelz-Oarbeschter ». (Lui-même a été formé comme « assistant d’hygiène sociale ».) Visiblement nerveuse, Maxime Miltgen présente, quant à elle, un manifeste programmatique. Elle appelle le LSAP à « emprunter de nouvelles voies que nous avons évitées jusqu’ici » et à « avoir le courage d’une certaine radicalité ». Elle met en garde contre « l’élitisme de la classe politique », qui serait « toxique pour notre démocratie ». Elle fait preuve d’originalité en essayant d’approprier la notion de « Heemecht » au profit de la gauche : « Heemecht grenzt net aus, Heemecht verbënnt ».

Par rapport aux discours rodés qui l’avaient précédée, l’intervention de Miltgen est ressentie comme rafraîchissante. Élus

à 90,5 et à 78,5 pour cent, le nouveau duo dirigeant Engel-Miltgen aura désormais à s’occuper du *nitty-gritty* du LSAP, de ses instances exécutives, ainsi que de ses 47 sections et sous-organisations. Ils devront surtout assurer la logistique des deux prochaines élections. Leurs mandats ont été portés de deux à trois ans pour englober les législatives de 2028 et les communales de 2029. Maxime Miltgen avait suivi Taina Bofferding du ministère à la fraction, où elle travaille aujourd’hui comme « attachée en communication ». Elle va se mettre à la recherche d’un nouvel emploi, de préférence « dans le secteur de la culture », afin d’avoir « une vie professionnelle en-dehors du parti », comme elle l’explique au *Land*.

Le débat sur le *Grondsatzprogramm* a servi de terrain de jeu aux politiciens en herbe. La jeune garde profite de la libération de la raison de coalition pour soulever quelques questions de principe. Aucun mandataire national ne prend la peine de s’y immiscer. Seul Franz Fayot monte sur scène et esquisse deux scénarios : « On peut être un parti comme dans les années 1990 et 2000, un parti un peu de centre gauche, qui essaie de rendre les choses un peu moins pires. Ou on peut faire des choix un

peu plus radicaux... » Alors que le secrétaire général du LSAP, Sacha Pulli, présente le nouveau programme fondamental, de nombreux députés et délégués se replient vers le bar, situé au fond de la salle.

Peu à peu, un brouhaha envahit la boîte de nuit. La présidente du congrès s’agace. Elle adresse un petit message aux « *Comptoirs-Leit dohannen* » : « Ce serait mega-sympa et peut-être aussi un peu respectueux si vous pouviez parler moins fort, ou simplement descendre avec votre *Käffchen*. » Pendant ce temps, les jeunes hommes du LSAP se livrent une dispute passionnée sur le capitalisme et l’anti-capitalisme. Le programme de 2002 fustigeait encore la « kapitalistische Wirtschaftsordnung ». Le *draft* de 2026 ne critique plus que le « ungezügelter Turbo-Kapitalismus ». Au nom de la circonscription Sud, Fabio Spirinelli monte à l’assaut contre « une édulcoration de notre identité socialiste ». Le LSAP serait « eng lénk, kapitalismuskritesch Partei », proclame le jeune historien travaillant à la Chambre.

[...]





La jeune aile
centriste du LSAP :
Olivier Cano
et Liz Braz

[Suite de la page 7]

« On n'est pas le parti d'Ali Ruckert », lui répond Olivier Cano, un des auteurs, avec Max Leners, Sacha Pulli et Maurice Schwarz, du nouveau *Grondsatzprogramm*. Le nouveau président des Jeunesses socialistes fait partie de l'aile centriste. En janvier 2025, il avait expliqué au *Land* « ne pas croire » à la ligne de partage gauche-droite : « La lutte des classes, je m'y identifie peu ». Ce samedi, Cano donne sa définition du

capitalisme. Celui-ci ne serait « rien d'autre qu'un système qui se base sur la propriété privée et l'initiative personnelle ». Puis d'ajouter : « Sommes-nous contre ces principes ? Sommes-nous contre le fait que les gens aient une maison ? »

Pour la première fois, les votes se font via une application mobile, et les délégués gardent les yeux baissés sur leur portable. Au bout de deux tours (et de quelque confusion technologique), 65,8 pour cent finiront par appuyer l'amendement

Maxime Miltgen s'est assurée un score honorable, grâce à un discours rafraîchissant

de la circo Sud. Sur le papier, le LSAP maintient donc sa critique fondamentale du capitalisme. Le *Tageblatt* en a récemment retracé l'origine au congrès de Wormeldange de 1972, lorsque le LSAP se repositionnait à gauche. La formulation avait été supprimée en 1992 (sous le gouvernement Santer-Poos), pour être réintroduite en 2002 (alors que le LSAP était dans l'opposition).

Ce samedi, l'attitude des établis vis-à-vis des débats idéologiques oscille entre bienveillance, indifférence et agacement. Probablement parce qu'ils savent que les ardeurs se calmeront. (Au congrès de 1972, Jeannot Krecké avait ainsi revendiqué la nationalisation de l'Arbed.) Dans la pratique, le LSAP s'est bien accommodé avec le capitalisme, jusqu'à accompagner la mue du Luxembourg en place *offshore*. C'est sans doute la « Spannung zwischen Zukunftsentwurf und Wirklichkeit », dont parle le *Grondsatzprogramm*.

La jeune garde a poussé à y inclure l'imposition de « besonders hohe Vermögen und Erbschaften », un sujet qui, face au cadénassage immobilier, remonte lentement à la surface. Dans son discours, Maxime Miltgen critique ainsi « les grands héritages » : « La pauvreté se transmet de la même manière que la richesse ». En même temps, la distance entre les jeunes du LSAP et le mouvement ouvrier s'est creusée. Dans leur *draft* initial, Cano, Pulli, Leners et Schwarz avaient ainsi biffé les revendications syndicales traditionnelles, comme la réduction du temps du travail ou l'extension de la cogestion. Elles ont été réintégrées, suite aux amendements des sections locales. (Au total, le comité directeur du LSAP en a avisé 201 en une semaine chrono.)

La grande innovation du programme consiste en l'introduction d'une nouvelle valeur socialiste : « Fortschritt und Nachhaltigkeit » On lit ainsi que la transformation écologique devrait éventuellement (« wenn letztendlich nötig und im Interesse des Allgemeinwohls ») passer par des « gezielte Verbote ». Or ce samedi matin à Hollerich, la question climatique est la grande absente des discours des anciens et nouveaux coprésidents. Le premier à la soulever est le candidat au comité directeur, Elisha Winkel, par ailleurs « community organiser » chez l'Asbl Cell. Il aurait un moment hésité de rester au LSAP, confie-t-il aux délégués, mais il se serait finalement dit : « Eemol Sozi, ëmmer Sozi ».

« D'Jongen aus der Parteizentral » sont profusément remerciés dans les bilans que tirent Dan Biancalana et Francine Closener de leurs quatre années passées à la présidence du LSAP. (Quant à Paulette Lenert, *Spëtzekandidatin* de 2023, elle n'est pas mentionnée une seule fois durant l'ensemble du congrès.) Les permanents du secrétariat général forment une sorte de boys-club étonnamment homogène : Embauchés ces quatre dernières années, ils sont tous nés entre 1994 et 1997 et sont tous de sexe masculin. Incidemment, ils portent tous un prénom commençant par un « M » : Mil (Muller), Maurice (Schwarz), Marc (Weirig) et Max (Fellerich). L'autre Max (Molitor) a entretemps rejoint la fraction. Ce samedi, il s'est fait élire à la vice-présidence du parti. La reproduction se fait en vase-clos ; les jeunes militants font très tôt de la politique leur profession. Un phénomène qu'on retrouve également dans les autres partis, et qu'Alex Bodry a thématiqué dans son récent ouvrage sur les institutions, critiquant « la création d'une nouvelle 'caste' de politiciens [...], qui ne disposent souvent d'aucune ou de peu d'expérience professionnelle en dehors de la politique nationale ».

Ben Streff était le leader incontesté des « gars de Gasperich » (où se trouve le siège du LSAP). Il vient de quitter son poste de « party manager » (avant on parlait plus sobrement de « secrétaire d'organisation »), pour un emploi au ministère de l'Éducation. En janvier, il a évacué ses frustrations en direct sur *RTL-Radio*, prodiguant des leçons en stratégie aux députés. Les ex-ministres devraient sortir de leur « bubble » et être plus présents « sur le terrain » : « J'attends d'un député qu'il donne tous les jours 200 pour cent. » Des remarques très peu appréciées par les anciens membres du gouvernement, à commencer par Paulette Lenert, qui s'est sentie directement visée. Ce samedi, Francine Closener remercie plusieurs fois Ben Streff, allant jusqu'à reprendre le micro en fin de congrès pour un dernier éloge : « Il a décidé de faire une petite pause. [...] Mais il va revenir ! » Appelant son ancien protégé sur scène, la coprésidente sortante lui remet un cadeau : Un bon de voyage. ●

SUPPLÉMENT
27/03

QUI VEUT CONSTRUIRE AUJOURD'HUI ?
COLIVING, COOPÉRATIVES ... SE LOGER AUTREMENT

UNE CRISE APRÈS L'AUTRE
CHARLES ARENDT, UN ARCHITECTE DANS LA VILLE
IMMOBILIER

Les coups sont comptés

1111 Pierre Sorlut

Sous le couvert de l'anonymat, « un diplomate européen » souligne cette semaine auprès de l'AFP que le Grand-Duché est représenté à l'UE par l'ancien chef de Luxembourg for Finance, « l'organisme de promotion » de la Place. Nicolas Mackel, le représentant en question, dirait sans doute que la manœuvre (la dénonciation), intervenant dans le débat sur la centralisation de la supervision financière, est un coup bas. Alors qu'il dirigeait LFF, Nicolas Mackel optait régulièrement pour la carte victimisation. « Le succès du Luxembourg dérange », disait-il par exemple à *Paperjam* en 2021 lors des révélations médiatiques « Open-lux ». Mais revenu sous le giron du ministère des Affaires étrangères, Nicolas Mackel n'a plus le droit de s'adresser officiellement aux médias.

Un autre diplomate européen évoque, lui aussi auprès de l'AFP, un « coup de pression ». Les six principales économies de l'UE (E6) ont adressé la semaine passée à la Commission une lettre demandant d'obtenir « d'ici l'été 2026 » un accord sur la concentration à l'Esma (Paris) de la supervision d'infrastructures critiques de la finance européenne, a rapporté le *Financial Times* vendredi dernier. Pour sceller un tel accord, il faut obtenir une majorité qualifiée de quinze pays et représentant 65 pour cent de la population européenne. En cas de blocage, il serait possible à au moins neuf pays d'avancer dans le cadre du mécanisme de coopération renforcée. L'éventualité a déjà été formulée en février par la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen (PPE-CDU).

Mais il pourrait s'agir d'un coup de bluff. Que des États délèguent à l'Esma des tâches de supervision que d'autres ré-

gulateurs nationaux continueraient d'assumer, voilà qui fragmenterait un peu plus un marché financier que le paquet réglementaire Union de l'épargne et de l'investissement (UEI ou SIU) est censé intégrer. Son volet « intégration des marchés des capitaux et de la surveillance au sein de l'Union » (MISP en anglais) constitue la principale pierre d'achoppement. Notamment pour le Luxembourg et l'Irlande, les deux principales plateformes de distribution de fonds d'investissement. D'ailleurs, le Premier ministre, Luc Frieden, et le ministre des Finances, Gilles Roth (tous deux CSV, membre du PPE), ont rendu visite à leurs homologues irlandais à Dublin en début de semaine passée pour « discuter de l'agenda ». Le lendemain, à l'Ecofin, Gilles Roth répétait son opposition à une telle centralisation (d'où le courrier du E6).

L'ancien maire de Mamer explique (un peu) sa position ce mercredi en réponse à une question parlementaire de Sam Tanson (Déi Gréng). Le Luxembourg partage l'objectif européen de faciliter l'investissement dans l'économie européenne pour les petits épargnants, de renforcer la titrisation, l'éducation financière, l'euro numérique ou encore la *distributed ledger technology* (DLT ou *blockchain*). Mais pas touche à la supervision : « Une supervision européenne centralisée ne répond pas aux causes profondes de la fragmentation des marchés » et risquerait « surtout d'accroître la bureaucratie, les coûts et la complexité réglementaire ».

Lundi, les lobbies luxembourgeois de la finance avaient détaillé dans le cadre de la procédure de feedbacks sur la proposition de règlement MISP. Pour

l'ACA (assurances), l'expérience du mécanisme de supervision unique mis en place en 2014 pour les banques a « augmenté la complexité et les coûts » : « En pratique cela signifie un régulateur dans sa tour d'ivoire, éloigné des réalités du marché, des spécificités nationales et des cadres légaux ». L'ABBL (banques) voit aussi une menace dans cette volonté de centraliser la supervision. Le lobby demande une intégration du marché à travers la convergence des pratiques et davantage de coopération entre les régulateurs nationaux. L'ABBL s'inquiète en outre de la volonté de généraliser le *passporting* des banques dépositaires, fraîchement permis au cas par cas. Une généralisation menacerait l'écosystème national qui s'est historiquement développé autour de la nécessité d'avoir réuni dans une même juridiction les fonds et la banque qui détient les actifs sous-jacents. On craint aussi et surtout que la technicité du régulateur, en l'occurrence la CSSF, soit diluée dans une instance moins expérimentée, peu à l'écoute et pas encline à défendre l'intérêt national. Le régulateur luxembourgeois a beaucoup investi dans l'innovation financière pour mieux prendre le virage de la tokenisation des fonds et de la *blockchain* (qui devraient digitaliser et démocratiser l'investissement). Dans la préface du rapport annuel de la CSSF, son directeur Claude Marx espère que le Luxembourg renforcera sa « position de place financière majeure » grâce à l'UEI. Mais, sous-entend-il, avec son régulateur. Son homologue à l'AMF française se veut moins subtile et milite en préface (adressée au président de la République) pour une centralisation de la supervision financière à l'Esma : un coup franc. Le match a commencé. ●

ZUFALLSGESPRÄCH MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Arbeitseifer

1886 produzierte ein Hochofenarbeiter im Jahresdurchschnitt 231 Tonnen Roheisen hierzulande. 1986 waren es 4 021 Tonnen (Statec, *Statistiques historiques*, 1990, S. 234). Lange war die Produktivität eine interne Kennzahl mancher Industrien: Produktionsvolumen geteilt durch die Zahl der Arbeiter oder Arbeitsstunden.

Die Europäische Union, der Fontagné-Bericht machten die Produktivität zum Buzzword. Sie wollten die Produktivität von Rohstoffen, Energie, Patenten, Marken messen, der gesamten Volkswirtschaft.

Heute gebrauchen die Unternehmerverbände Produktivitätswachstum gleichbedeutend mit Wettbewerbsfähigkeit. „Wettbewerbsfähigkeit“ klingt unpersönlich. In „Produktivität“ schwingt ein Vorwurf mit: Der Arbeitseifer von Arbeiterinnen, Angestellten, Beamten sei ungenügend. Um Wohlstand zu verdienen – im ökonomischen und moralischen Sinn.

Vergangensten Monat veröffentlichte der 2018 gegründete Conseil national de la productivité seinen Jahresbericht. Als „première recommandation“ fordert er Propaganda: „sensibiliser le grand public à l'importance des gains de productivité pour le système social et économique“ (S. 9).

„Wa mir keng aistänneg Produktivitéit méi hunn“, warnte der Präsident des Unternehmerdachverbands Michel Reckinger, dann verringere sich der Konkurrenzvorteil gegenüber anderen Ländern. „Deen Avantage, dee schmëlzt haut wéi d’Gletscher an Grönland“ (RTL, 31.1.26).

Der Conseil national de la productivité lobt das „niveau de productivité particulièrement élevé du Luxembourg“. Wegen des „poids important de la branche des activités financières et d'assurance“ (S. 12). Werden viele Milliarden von wenigen Angestellten bearbeitet, vermutet das Tax Justice Network das Vorhandensein einer Steueroase. Doch die Finanzbranche steht nicht allein: „[O]n constate que le Luxembourg est dans la majorité des branches parmi les pays ayant la productivité la plus élevée“ (S. 19).

Ziel von Produktivitätssteigerungen ist die Erhöhung des relativen Mehrwerts. Steigt die Produktivität, werden bei gleichem abstraktem Wert mehr Gebrauchswert, mehr Produkte hergestellt. Der Wert des einzelnen Produkts sinkt. Die Unternehmer können die billiger hergestellten Waren zum unveränderten Preis verkaufen und ihre Gewinnspanne erhöhen. Sie können mit Preissenkungen ihren Marktanteil vergrößern. Sie können von derselben Zahl Arbeiter mehr Produkte herstellen lassen. Sie können dieselbe Zahl Produkte herstellen lassen und Arbeitsplätze einsparen.

Die Produktivität nimmt zu, wenn der Arbeitsprozess intensiviert, variables Kapital durch fixes ersetzt wird:
Arbeiter durch Maschinen; Angestellte, Beamtinnen durch Künstliche Intelligenz.

Doch „[I]e CNP avait déjà pointé le retard d'investissement comme explication de la perte de productivité par rapport aux autres pays“ (S. 5). Folglich sind die Löhne nicht hoch genug, als dass es sich lohnte, Arbeiter durch teure Maschinen zu ersetzen. Statt den Mehrwert zu investieren, behalten die Unternehmer ihn als Dividenden ein. Und machen Belegschaft, Regierung für die ungenügende Produktivitätszunahme verantwortlich.

Die Produktivität sei ein „pilier du niveau de vie, du bien-être et de la compétitivité“. Behauptet der Conseil national de la productivité (S. 5). Doch Produktivitätssteigerungen nützen nur dem einzelnen Unternehmer. Gesamtgesellschaftlich drohen sie, die Arbeitslosigkeit zu erhöhen. Wenn die Arbeitszeit nicht gesenkt wird. Luxemburg sei aber „le seul pays à ne pas avoir réalisé de réduction du temps de travail“ (Luxembourg Institute of Socio-Economic Research, *État des lieux des enjeux et des risques de la Réduction du Temps de Travail*, 2023, S. 26).

In der Öffentlichkeit verbreiten Lobbyisten sich lautstark über Produktivität. Doch das Konzept „semble peu utilisé au sein des organisations (associations, entreprises)“. Findet der Conseil national de la productivité (S. 6). Er rät zu einer „[a]mélioration du niveau des compétences managériales“ (S. 8). ● ROMAIN HILGERT





Für 350 Euro im Monat kann man seinen Oldtimer abstellen

Playground Gio

IIII Stéphanie Majerus

Ein Nachmittag im Gridx – zwischen Autos, digitaler Kunst, Kindern und teuren Kleidern

Durch ein Labyrinth trostloser rot-weißer Kunststoffabsperungen dreht man sich im Kreis, voran zum Gridx. Eine Spur führt zur Arena, eine andere zum Parkplatz. Nun fährt man wieder im Kreis; das Auto kämpft sich in einer Asphaltspirale, einer Wiederholungsschleife, hoch auf ein drittes Stockwerk. Vorbei an teuren und günstigen Autos, an Aston Martins, BMWs und Renaults. Mit dem Aufzug geht es wieder hinunter in „Europe's first-ever multi-experience destination“, so die Selbstbeschreibung des Gridx in Wickringen. Nüchterner ausgedrückt handelt es sich um ein knapp sieben Fußballfelder großes, 300 Millionen Euro teures Betonmonster der Giorgetti-Gruppe.

Im E-Motion Center sitzen sechs Jungs vor sich biegenden Bildschirmen; Hochleistungssimulatoren, an denen sie ihr Fahrten und ihre Reaktionsfähigkeit testen können. Eine 30-minütige Formel-1-Simulation kostet knapp 30 Euro, eine Karting-Simulation für Kinder 19 Euro. Das Gridx ist teilweise als Automobil-Mekka konzipiert, mit Fahrschule, TÜV und Waschanlage (die *Paperjam* unlängst als „unübertroffen“ feierte). Darüber hinaus befinden sich hier Geschäfte, ein Food-Court, ein 130-Betten-Hotel sowie Räumlichkeiten für Veranstaltungen. Der Multi-komplex entstand unter der Mitwirkung des 28-jährigen Alex Giorgetti; in einem Gespräch mit der *Lux Times* gab er an, als Kind habe er sein Taschengeld fleißig in Mo-

dell-Autos gesteckt. Der Autonarr hat nun in Zusammenarbeit mit dem Museo Nazionale dell'Automobile aus Turin die Ausstellung *Ayrton Senna Forever* nach Wickringen geholt. Von seinem ersten Ford- bis zu seinem Williams-Renault sind die Rennwagen des tödlich verunglückten Rennfahrers zu sehen.

Lange, breite Flure sollen zum Indoor-Flanieren einladen, eine scheinbar endlose Promenade ohne Einkaufswagen-geklappere und Gedränge. Man ist weit entfernt vom Shopping-Mall-Flair der Neunziger: keine polierten Fliesen, keine Glasaufzüge, keine Rolltreppen, kein Neonlicht. Anders als Belle Étoile, Concorde und Topaz verfügt das Gridx über hohe Fensterwände. Dennoch bleibt der Blick, und mit ihm die Aufmerksamkeit, in einer geschlossenen Einheit gefangen: Durch die Fenster sieht man nicht auf die beschaulichen Wiesen des Gutlandes, sondern auf die Gridx-Arena, einen Innenhof, der von der dunklen Betonkonstruktion umrahmt wird; ein Freiluftbereich mit Platz für 3 600 Gäste, der sich laut Marketingbroschüre „ideal für Konzerte, Festivals, Produktvorstellungen, Kundengebungen und vieles mehr eignet“. Es sei eine „einzigartige Kulisse für beeindruckende Gemeinschaftserlebnisse unter freiem Himmel“. An diesem Samstag fahren junge Männer im Innenhof mit Motorrädern um Signalkegel.

Das Areal, an dem heute Motorräder im Kreis drehen, 1 500 Autos parken dürfen, Hotelgäste einchecken und Familien shoppen, war vor zwanzig Jahren ein Politikum. Damals wollte Guy Rollinger an dieser Stelle ein Einkaufszentrum bauen. Die CSV-LSAP-Regierung drängte den Bauunternehmer jedoch dazu, seinen Plan aufzugeben. Denn sieben Kilometer entfernt wollte auch der Immobilienunternehmer Flavio Becca die Bagger rollen lassen – um ein Fußballstadion und ein Outlet-Center zu errichten. Ein öffentlich-privates Projekt, das die Regierung als von „nationaler Bedeutung“ erachtete. Rollinger zog sein Projekt allerdings nicht ohne Weiteres zurück. Es kam zu langwierigen Streitigkeiten zwischen der Regierung und den Unternehmern; schließlich scheiterten beide Projekte. Die Giorgetti-Gruppe blickte zu dem Zeitpunkt bereits in die Zukunft, 2012 begann sie das Bauland von Rollinger aufzukaufen.

„Der ist geil“, sagt ein Twentysomething zu seiner Freundin. Im Losch-Heritage-Ausstellungsraum zeigt er auf einen weißen Porsche, übersät mit schablonenhaften roten Löwen. Sie tragen die Handschrift von Jacques Schneider. Daneben steht ein bunt bemalter Porsche, der im Graffiti-Stil mit „Bomb Voyage“ beschriftet ist. Einige Meter dahinter ein VW-Bus und ein eckiger VW-Golf. An diesem Samstag tummeln sich reiche Leute, Leute, die reich sein wollen, und Leute, die glauben, sie seien reich, weil sie 80 000 Euro auf dem Sparkonto haben, durch die Foyers und Geschäfte. Nicht wenige Kinder streunen durch die Gegend. Manche stoßen einen blauen Luftballon durch die Galerie – die Ballons stammen von einer Eltrona-Werbeaktion. Exklusiver wird es, wenn man sich dem Bentley-Händler nähert. In weißer Hose und weißer Sturzkappe erklärt ein Grauhaariger dem Verkäufer: „Ich habe schon einen Bentley, Jahrgang 2014.“ Wer kein Geld auf dem Konto hat, bleibt vor dem Schaufenster stehen.

Eine Etage drüber hat jüngst der Konfektionskleidungsbereich Engelhorn aufgemacht. Hemden, Hosen und T-Shirts im drei- und vierstelligen Preisbereich werden hier verkauft – Balmain, Givenchy, Max Mara. Zweimal begegnet einem ein Hundebesitzer mit Dackel, als seien die Vierbeiner halb Accessoire, halb Lebewesen. Eine ältere Dame grüßt einen jüngeren Mann: „Bass du fir d'ëischt hei?“ Er antwortet zufrieden: „Nee, ech war schonn hei.“ Manche Verkäuferinnen sind mit ihrem Kleidungsstil nicht an ihr Umfeld angepasst; sie tragen deutlich günstigere Kleider. Andere wollen mithalten. Ihr Arbeitsplatz setzt ihrem Mindestlohn zu. Die neueste Ausgabe des Gridx-Magazins spricht von einer „distinctive vision of shopping“; Engelhorn sei „demanding“ und „experience-driven“.

Heute sei Shoppen nicht mehr auf den Einkauf beschränkt, es sei „a moment in time, where we allow ourselves to enjoy this experience“.

Nicht nur private Gruppen wie Engelhorn mieten sich bei Giorgetti ein, auch der Luxemburger Staat tut es. Vor einem Jahr bestätigte DP-Bildungsminister Claude Meisch, dass die Hotelfachschule (EHTL) für etwa neun Jahre eine Zweigstelle für 200 Schülerinnen und Schüler einrichtet. Die Idee sei EHTL-Direktor Michel Lanners gemeinsam mit der Familie Giorgetti „owes beim Patt“ gekommen, wie er dem *Land* vor einigen Monaten mitteilte. Eine jährliche Miete von 1,6 Millionen Euro zahlt der Staat dem Unternehmen Giorgetti. Lanners räumt ein, das sei an sich „kein effizienter Umgang mit öffentlichen Geldern“, aber man habe händeringend einen zweiten Standort im Süden gesucht. Vor ein paar Monaten hat die Regierung dem Gridx zudem eine Tramhaltestelle zugestanden, auf der Linie, die Gasperich und Belval ab 2035 verbinden soll. Und die Gridx-Autobahnausfahrt auf der A4 darf die Giorgetti-Gruppe sich ebenfalls recht praktisch mit Steuergeld bauen.

Smash-Burger, indonesische Buns und Specialty-Coffee gehen im Food-Court über die Theke. 30 Leute, die von der Adem vermittelt wurden, werden hier ausgebildet. Sie seien „happy und strahlen“, sagte Alex Giorgetti vor einem halben Jahr gegenüber *RTL*. „Wou kommt Dir un déi Leit, déi esou frou sinn, froen verschidden Clienten. Dat ass natierlech ee mega Succès“, analysiert der Jungunternehmer. Am Bildschirm muss man bestellen: Matcha-Tee mit Kokoswasser, Rote-Beete-Saft und Cappuccinos mit diversen Milchsorten. „We serve more than food – we serve an experience!“, verspricht erneut der Marketingsprech der Giorgetti-Gruppe. Beim Cappuccino-Trinken fällt der Blick auf das Smartphone. Hier ist zu lesen, dass der Philosoph Jürgen Habermas im Alter von 96 Jahren gestorben ist. Seit der Finanzkrise 2008 äußerte er sich zusehends besorgter über die Auswirkungen einer ungezügelter Wirtschaft, die eine auf Verständigung beruhende Lebenswelt zunehmend untergrabe. Setze sich der Trend sozialer Ungleichheit fort, drohe das europäische Gesellschaftsmodell, das auf einem inneren Zusammenhang von Sozialstaat und Demokratie beruht, zu zerreißen.

Alex Giorgetti seinerseits ist sich sicher, dass sein Multikomplex auf Beziehungen setzt, wie er der *Lux Times* mitteilte. Er habe sich ein „Ecosystem“ ausgedacht, das zugleich Einheimischen und „international visitors“ diene. „Retailtainment“ nennt er das Konzept; er bemüht ein auf einen internationalen Markt abgestimmtes Storytelling (weshalb ihn *Paperjam* den Steve Jobs der Baubranche nannte). Mag sein, dass Familien und Freunde eine gute Zeit in Wickringen verbringen können, dass sie hier Augenblicke erleben, die in Erinnerung bleiben. Aber im Gridx ist nichts darauf angelegt, nachhaltig auf zivilgesellschaftliche Bedürfnisse einzugehen. Die Materialität des Ortes ist darauf ausgelegt, sich bei Bedarf selbst kopieren zu können. „Dieselbe Box könnte in Dubai, Shenzhen oder Wickränge stehen, ohne auch nur einen Hauch ihrer Bedeutung zu verlieren ... oder zu gewinnen“, schrieb der Architekt Philippe Nathan kurz nach der Eröffnung im *Land*. Es ist ein Baukörper, dessen Essenz das Provisorische ist: „heute Laden, morgen Lagerhalle, Sporthalle oder Rechenzentrum“. Dazu passt die Berufsbeschreibung von Alex Giorgetti: Er ist ein Lean Manager.

Als Teil des Retailtainment beherbergt der Multikomplex das GioLab. Für 28 Euro (Kinder zahlen 22) bekommt man eine Eintrittskarte und Stoff-Überzieher für seine Schuhe – „weil sie durch einen Spiegelraum gehen werden“, erklärt eine Frau am Empfang. Unterschiedliche Digital-Installationen warten auf die Besucher: So kann man in einem der abgedunkelten Räume über ein Mikrofon eine KI dazu veranlassen, ein bestimmtes Bild zu generieren – Krokodile, die über einen See springen; einen Roboter, der in einer Wüste sitzt. Englisch-, französisch- und luxem-

burgischsprachige Eltern ermuntern ihre Kinder dazu. In anderen Räumen betrachtet man auf einer Leinwand Farbexplosionen und amorphe Strukturen, wie man sie vom Screensaver kennt. Einst dazu gedacht, ältere Röhren- und Plasmabildschirme vor dem sogenannten Burn-in eines bestimmten statischen Bildes zu schützen, drängen sie im GioLab unbekümmerte Unbeständigkeit auf. Dabei erzeugen sich gegenüberstehende Spiegel einen infiniten Regress. Die Besucher finden sich in einer endlosen Selbst-

In weißer Hose und weißer Sturzkappe erklärt ein Grauhaariger dem Verkäufer: „Ich habe schon einen Bentley, Jahrgang 2014.“ Wer kein Geld auf dem Konto hat, bleibt vor dem Schaufenster stehen



Von einer „unique culinary journey“ spricht der Werbetext

Sven Becker

beobachtungsschleife wieder. Hier spiegelt sich ein zentrales Problem der Bewusstseinsphilosophie: Gibt es einen inneren Beobachter, und wenn ja, wer beobachtet den Beobachter? Nicht sicher aber ist, dass das GioLab beabsichtigt, metaphysische Probleme zu vermitteln. Die Werbebroschüre nennt es ein „immersives Erlebnis“ und „Zentrum für digitale Kunst“.

Wie Verschiebungen in einem Tetris-Spiel werden an einer Stelle hinter dreistöckigen verglasten Boxen im Gridx schnittige Ferraris und schmucke Oldtimer durcheinandergewürfelt. Der Bereich wurde für Sammler geschaffen, damit sie ihre Autos trocken und sicher aufbewahren können. 350 Euro pro Monat zahlen sie hierfür. Selbst Nicht-Autoaffinen fällt das Design der 1970er-Jahre ins Auge, wie der Peugeot 504 Coupé mit seinen fließenden Linien; ein Star französischer Autorenfilme. Man kommt an ihnen vorbei, wenn man den Parkplatz sucht. Und das ist nicht so einfach. Denn der Bau ist verschachtelt, unübersichtlich. Immer wieder fragen an diesem Samstag Besucher Angestellte, wo es bitte zum Parkplatz gehe. Auch wir drehen uns im Kreis. Versuchen uns zu erinnern, ob man im Bereich A oder B geparkt hat, wie das eigene Nummernschild lautet, um herauszufinden, ob man weitere Parkgebühren zahlen muss. Ein-, zweimal dreht man sich wieder im Kreis, bis man zu seinem Auto gelangt – um den Gebäudekomplex mit dem dumpfen Gefühl zu verlassen, Teil des Wunschdenkens eines Jungen gewesen zu sein, der einst mit Modell-Autos spielte. ●



Le premier panel de la Journée de l'économie, lundi

Le Luxembourg à l'âge des empires

IIII Pierre Sorlut

Pour la 19^e édition de la Journée de l'Économie, ses promoteurs — le ministère du Boulevard Royal et PwC — ont visé haut. Après deux éditions consacrées aux préoccupations majeures (et relativement prosaïques) de la coalition néo-libérale et du patronat, la productivité et la compétitivité, les organisateurs ont choisi une problématique ambitieuse, philosophique, voire ésotérique : « Can we save Europe ? Is sovereignty the right path ? Europe and Luxembourg under pressure. » Pour phosphorer, ont été réunies mercredi après-midi dans les locaux de la Chambre de commerce des personnalités de différents mondes : économique, académique et politique. Pas moins de trois ministres luxembourgeois ont participé, dont les deux plus importants (Premier et Vice-premier) et le ministre de tutelle, Lex Delles (DP). Mais comme d'usage pour ce type d'événement, les membres du gouvernement ne débarquent que quelques minutes avant leur passage sur scène. Luc Frieden (CSV), président de la Chambre de commerce de 2019 à 2023, a donc manqué son interpellation (*mezzo voce*) par son ancien directeur général, Carlo Thelen.

Le fonctionnaire patronal s'embarrasse à peine du thème de la journée et embraye rapidement sur le revendicatif. Il rappelle les promesses du candidat et formateur et demande leur exécution : « 2026 doit être l'année de la compétitivité, selon le Premier ministre. Pour la Chambre de commerce, elle doit être l'année de la vérité. » Les préoccupations locales ont donc primé dans un premier temps avec les plaintes ressasées de la hausse des coûts, qu'il s'agisse de l'énergie (facteur exogène) ou du travail. Avec un tacle à l'adresse du nouveau ministre du Travail, Marc Spautz (CSV) : « Il s'est décomposé mais je compte sur les journalistes pour l'écrire », introduit Carlo Thelen : « Quand les coûts augmentent sans gains de productivité correspondants, les marges se réduisent, les

investissements sont repoussés et l'emploi est en péril. (...) La crise du logement ne peut être résolue par une augmentation du salaire minimum. » Le message est passé.

Le *managing partner* de PwC, François Mousel, s'implique lui résolument dans l'événement. Ce depuis plusieurs éditions. Mercredi, la thématique l'habite : « I have one fundamental belief. Just surfing along will not be enough. I think the first duty that we owe ourselves is to face realities. » Il invite l'audience à poser les problèmes qui les taraudent. Il se jette dans le bain. PwC serait exclue des marchés publics parce qu'elle est considérée comme une firme américaine. « Une mesure protectionniste classique qui se révèle une totale ineptie », s'offusque Mousel avant d'introduire les *keynote speakers*.

« Can I call you Guy ? »

L'ancien Premier ministre belge (libéral), Guy Verhofstadt, entame son exposé « Europe in an age of empires », un intitulé inspiré du livre qu'il avait écrit en 2008 ... et dont il ne garde pour satisfaction que le titre. Comme tout le monde, il n'avait pas prédit le retour à la quête de puissance (et que les valeurs passeraient au second plan). Sauf pour la Russie qui venait d'attaquer la Géorgie. Aujourd'hui, l'ordre mondial ne serait plus régi par les États-nations, mais par les empires. Il cite la Chine, « plus qu'un empire, une civilisation », les États-Unis, « l'empire par excellence » et enfin la Russie, « aspirant empire ». Puis le Belge fait le pari que dans ce nouvel ordre mondial violent, l'impératif de sécurité prime sur les considérations de souveraineté. « If I had said five years ago that Finland and Sweden would become members of NATO, you would have replied 'hey the lunch was a little bit too alcoholic' ».

Le combat des autocraties contre les démocraties aurait commencé. Et les démocraties ne seraient pas toujours du côté victorieux. Le plus inquiétant ? Le déclin des démocraties libérales : « The key issue in an election today is the democracy itself ». Le libéral constate les victoires de candidats démocratiques aux dernières élections en Roumanie, aux Pays-Bas et au Portugal, mais « at a huge cost ». Le débat démocratique au centre a laissé place à une opposition entre populistes et démocrates. Dans ce fracas, Guy Verhofstadt ambitionne que l'Europe devienne « l'empire du bien ». Est-elle prête ? « Non », répond le Belge. Mais il y aurait de l'espoir. L'UE (plus Royaume-Uni et Ukraine) est déjà le deuxième client du marché de l'armement. Il faudrait davantage de coordination pour éviter la duplication. Il conviendrait aussi de faciliter le financement des entreprises de ce marché. La balle serait dans le camp politique, mais l'UE souffrirait de sa maladie chronique du « too little too late » causée par son système de vote, l'unanimité étant trop souvent requise.

Le Premier ministre luxembourgeois (qui participe pour la première fois à la Journée de l'Économie) confirme quelques minutes plus tard la dimension théorique (voire symbolique) du concept de souveraineté : « Sovereignty is often discussed, at least by a lawyer like me, in legal and constitutional terms (...) when we talk about Ukraine or Palestine. » Mais... « The truth is that a basic pillar of sovereignty is its economic strength. » Sans prospérité, pas de stabilité. Sans économies fortes, pas de capacité d'investissement, pas d'innovation, pas de protection sociale. Ainsi se résume la doctrine de « Luc », comme l'a appelé François Mousel durant le panel. « Can I call you Guy ? », demande ensuite le *managing partner* à l'ancien Premier ministre belge.

Luc Frieden prend note du bouleversement de l'agenda politique imposé à l'UE : « Our prospe-

rity is deeply interconnected with international stability ». Voilà la raison pour laquelle le « débat sur la souveraineté est revenue avec tant d'intensité en Europe », constate le chef du gouvernement avant de confier : « That is also probably why, unlike what I expected, I have to spend so much time on geopolitical issues since the beginning of my term in office : Ukraine, Gaza, Greenland and this evening and tomorrow again on Iran and its consequences at the European Council. » Luc Frieden prêche pour davantage de coopération entre Européens, mais sans se retrancher derrière les frontières du Vieux Continent : « De nombreux pays veulent travailler avec l'Europe dans des conditions équitables et, j'ajouterais, pour un bénéfice mutuel ». Ces derniers mois, l'UE a accéléré ses négociations commerciales en Amérique du Sud et dans l'Indopacifique. « Et la Commission européenne peut compter sur le Luxembourg pour soutenir ces accords commerciaux », enchaîne Luc Frieden.

Prenant comme exemple le partenariat stratégique signé par le Luxembourg avec Mistral AI, le Premier ministre, également en charge des « communications », prône un modèle de « mutualisation des investissements dans la recherche, de coordination des marchés publics et de création de demande pour des solutions européennes ». Ce serait essentiel pour voir les innovations européennes « sortir des laboratoires et atteindre les marchés mondiaux ». « Strategic public procurement can therefore become one of Europe's most effective industrial policies », poursuit le Premier ministre avec pour référence Galileo et Airbus. (Lors d'une conversation à la pause-café, un interlocuteur fera remarquer que les compagnies aériennes nationales, Luxair et Cargolux, n'achètent pas d'avion européen.)

Lors du « fireside chat », Guy Verhofstadt ressuscite le projet de Communauté européenne de



Xavier Bettel, Anne Calteux,
Quentin Dupraz, Rolf Strauch,
Frank Thomé

Souveraineté, sécurité et avenir de l'Europe, sujets phares d'une Journée de l'Économie entre solennité et drolatique

défense avorté en 1954 (proposé aux Européens en 1950 par les États-Unis pour dissuader une incursion communiste en Europe occidentale semblable à celle entreprise en Corée). Le public serait pour, « pas la classe politique », selon Verhofstadt. Luc Frieden se dit « favorable, théoriquement, à plus de défense européenne », mais s'interroge sur l'éventuel processus de décision. Certains pays sont plus exposés à la menace russe. D'autres sont plus enclins, plus habitués ou plus préparés à faire la guerre. « Je ne suis pas sûr que l'on veuille que la Commission européenne ou quelqu'un d'autre décide quand nos soldats ou notre matériel sont envoyés au front », enchaîne le chef du gouvernement. Le directeur du *think tank* Bruegel, Jeromin Zettelmeyer (de nationalité allemande) met les pieds dans le plat : « Les Français envisageraient une sorte d'intégration où la France (le seul pays européen quasiment autonome en matière d'approvisionnement défense) dominerait les aspects militaires et où l'Allemagne financerait ? » Au cours d'une conversation à la pause-café, l'ambassadeur de France, Christophe Bouchard, remarquera que jamais le terme « dissuasion » n'a été prononcé durant les quarante minutes de débat. Or seule la France dispose de l'arme nucléaire en UE (depuis le Brexit) et « elle l'a financée toute seule », plaisantera-t-il (à moitié).

« Mon gouvernement a décidé d'acheter plus d'équipement militaire aux Français que nous ne l'avions fait dans le passé, car notre armée était tournée vers les États-Unis », souligne Frieden. « Nous dépenserons l'argent (l'engagement acté auprès de l'Otan, ndlr) autant que possible en Europe », a-t-il rappelé, insistant sur la nécessité d'intégrer davantage le marché au niveau européen. Des réformes s'imposent, mais chaque politicien, à tout niveau, défend les intérêts de son périmètre, glisse Zettelmeyer. Guy Verhofstadt voit en la Commission une force de propo-

« *We will not win a war or dissuade anyone with lollipops.* »

Xavier Bettel, Vice-premier ministre

sition pour surmonter ces clivages. « I tend to agree with Guy », répond Luc. « But it's up to us, governments and parliaments, to agree on something... and it may take some time », concède le Premier ministre luxembourgeois. « We are proud to be democracies. We don't have a guy who signs decisions like that », poursuit-il mimant Trump tenant son stylo par la paume. (Une plaisanterie qui plaît à la salle.)

Le président américain est le chien dans le *Keelepill*. Donald Trump serait aussi le catalyseur. « Growth-producing reforms can always be postponed by six months without much happening », relève Jeromin Kettelmeyer. Mais les questions de défense et de souveraineté forcent la cohésion. Luc Frieden témoigne : « Greenland, you know, was such a moment. We were called to a meeting. Everybody could organize their agenda. Everybody was there. We hugged each other. We talked to each other. We felt this was a moment for Europe. » « We need some more drama », en

conclut Verhofstadt. « Il faudrait que Trump retire ses Glis du Vieux Continent », poursuit-il

Les démocraties ne seraient plus capables d'avancer que dans la crise. François Mousel s'interroge ainsi sur la marche à suivre en dehors des crises. Il se veut « provocateur » et demande pourquoi les syndicats ne soutiennent pas le projet d'Union pour l'épargne et d'investissement, « le meilleur combat qu'ils pourraient mener car cela sécuriserait la croissance future... plutôt que de regarder comment la redistribution est organisée ». Pour le *managing partner* du cabinet de conseil, la solution résiderait dans l'éducation « pour sensibiliser les citoyens et les partenaires sociaux à ces bénéfices », ce qui permettrait « de ne pas se retrancher quand il y a une opportunité ». « On peut voir que vous travaillez pour PWC et qu'on est dans la politique », répond Verhofstadt, suscitant l'hilarité.

Moutarde et défense

Arrivé pour le dernier panel, le Vice-Premier ministre, Xavier Bettel (DP) explique comment le Luxembourg tente de rattraper intelligemment son retard dans sa contribution à l'Otan. « When I was Prime Minister, we started at 0.4 per cent. Instead of two per cent. I don't support Trump, but Luxembourgish taxpayers would complain too if they had to pay for the security of the Americans. » L'objectif consiste à créer des emplois avec le milliard dépensé dans la défense. « I don't want a second Ikea », tous les inconvénients sans les bons côtés, ironise le ministre des Affaires étrangères et du Commerce. Il est le premier à parler de dissuasion, « comme partie intégrante de la sécurité » : « We will not win a war or dissuade anyone with lollipops ». Anne Calteux, représentante de la Commission au Luxembourg, promeut la tuyauterie financière mise en place depuis 2022

par Bruxelles (et la BEI basée à Luxembourg) pour faciliter l'acheminement de l'argent européen vers l'industrie de la défense, notamment à travers des « joint procurements ».

Frank Thomé, directeur chez Ceratizit, se félicite de la commande publique : « The pipeline is quite long. The industry cannot gear up quickly enough. But we see a lot of orders coming ». Son groupe, basé à Mamer (filiale de l'Autrichien Plansee), est le plus gros producteur de tungstène de monde occidental. Or ce métal sert au blindage des tanks, mais aussi aux munitions censées le perforer, professe Frank Thomé, également administrateur du lobby LuxDefence. Ceratizit et le sidérurgiste ArcelorMittal, seraient systémiques. L'opérateur de satellites SES ferait figure localement de locomotive du spatial et de l'observation (ou surveillance) de la Terre.

Frank Thomé voudrait entraîner les PME locales dans le *dual use*, particulièrement celles actives dans l'*automotive* : « Si on peut produire une voiture, on peut produire pour un tank ». Il faudrait aussi attirer des groupes étrangers avec pour arguments la stabilité politique, le fort soutien gouvernemental et la neutralité (« entre la France et l'Allemagne ») : « Nobody is afraid of Luxembourg », avance Thomé. « Not yet », reprend Bettel. Manquerait pour l'instant une loi claire pour permettre à l'industrie de l'armement de se développer sans crainte, ainsi que des terrains. Le ministre des Affaires étrangères promet une loi avant l'été. Pour le reste, Bettel est contraint par l'exiguïté du territoire national : « Un industriel m'a dit avoir besoin de 80 à 90 hectares. J'ai répondu que ça allait devenir schweïer ». Sans compter les impondérables, « comme les distances de sécurité entre l'industrie de l'armement et le boucher... ou Moutarderie de Luxembourg ». Ce n'est pas gagné, donc. ●

Les nouvelles routes

IIII Georges Canto

Le commerce entre l'Europe et l'Asie doit prendre un autre visage avec la guerre au Moyen-Orient

Cette semaine, la revue de référence *Foreign Policy* annonce le retour de la géographie dans l'action économique et politique, notamment autour des « chokpoints ». En toile de fond, l'enlèvement du conflit au Moyen-Orient. Les perturbations du trafic aérien et surtout maritime contraignent les gouvernements et les responsables économiques à réfléchir à des solutions alternatives aux routes actuelles du commerce mondial, notamment entre l'Europe et l'Asie.

Le transport maritime assure pour un coût modeste plus de 80 pour cent des échanges mondiaux en volume et environ les deux-tiers en valeur. Il est néanmoins vulnérable. Pour des raisons techniques d'abord. Les navires marchands sont de gros bateaux qui se déplacent lentement. Difficiles à manœuvrer, ils sont tributaires de l'état de la mer, source d'accidents ou de pertes de cargaisons, une situation fréquente sur les porte-conteneurs qui les empilent sur plusieurs niveaux. Les pétroliers et méthaniers, quant à eux, présentent des fragilités inhérentes à leurs chargements hautement inflammables voire explosifs, dangereux pour eux-mêmes ou pour l'environnement. Mais le trafic maritime est surtout victime des tensions géopolitiques, avec comme zones critiques les grands canaux et les détroits.

Depuis son inauguration en 1914, le canal de Panama n'a jamais été coupé, mais celui de Suez, par lequel transitait douze pour cent du commerce mondial en 2023, l'a été plusieurs fois depuis les années 1950. Les détroits les plus sensibles n'ont jamais été totalement fermés mais souvent menacés et sujets à des restrictions partielles. C'est le cas de celui de Malacca, entre la Malaisie et l'Indonésie, le plus passant du monde, avec près de 100 000 navires par an, et de celui de Bab-el-Mandeb, à la pointe arabique, qui donne accès à la mer Rouge et au canal de Suez. Depuis 2023, les attaques des Houthis du Yémen ont forcé de nombreuses compagnies maritimes à détourner

leurs navires, sans pour autant que le détroit ait été officiellement fermé.

La situation qui prévaut au détroit d'Ormuz depuis le 1^{er} mars est donc totalement inédite. Après l'offensive israélo-américaine « Epic Fury », le Corps des Gardiens de la Révolution islamique (CGRI) a ordonné sa fermeture, menaçant d'incendier tout navire tentant de le traverser. Le trafic maritime s'est pratiquement arrêté alors que de 130 à 150 navires y transitaient chaque jour. Des attaques de drones et missiles ont touché au moins seize navires et 3 200 bateaux sont bloqués dans le Golfe persique. Des mines y ont été posées par l'Iran, rendant très problématique sa réutilisation rapide.

Le fret aérien joue un rôle marginal dans le commerce mondial en volume, ne représentant qu'environ un pour cent du poids total des marchandises transportées. En revanche, il pèse environ un tiers des échanges en valeur, car il porte sur des produits légers mais à forte valeur ajoutée, haut de gamme ou « chrono-sensibles » (domaines de la mode et de la santé). Comme le transport maritime, il peut subir les aléas météorologiques et des troubles géopolitiques, mais de manière généralement temporaire. De plus le trafic aérien est relativement facile à dévier pour éviter les zones critiques. C'est ce qui s'est passé au Moyen-Orient depuis fin février, bien que les pays du Golfe soient d'importants hubs aéroportuaires. L'allongement des trajets est resté raisonnable, néanmoins il oblige à survoler de nouvelles zones, pas forcément très sûres, et à obtenir les autorisations nécessaires pour le faire. Les routes aériennes sont devenues plus étroites.

C'est tout autre chose pour le trafic maritime, notamment pour le pétrole et le gaz naturel liquéfié. Environ les deux-tiers du pétrole produit dans le Golfe persique, et la totalité du GNL, approvisionnant principalement les pays d'Asie, passent par Ormuz sans solution de repli par mer, ce qui suscite de vives inquiétudes. Pour les échanges

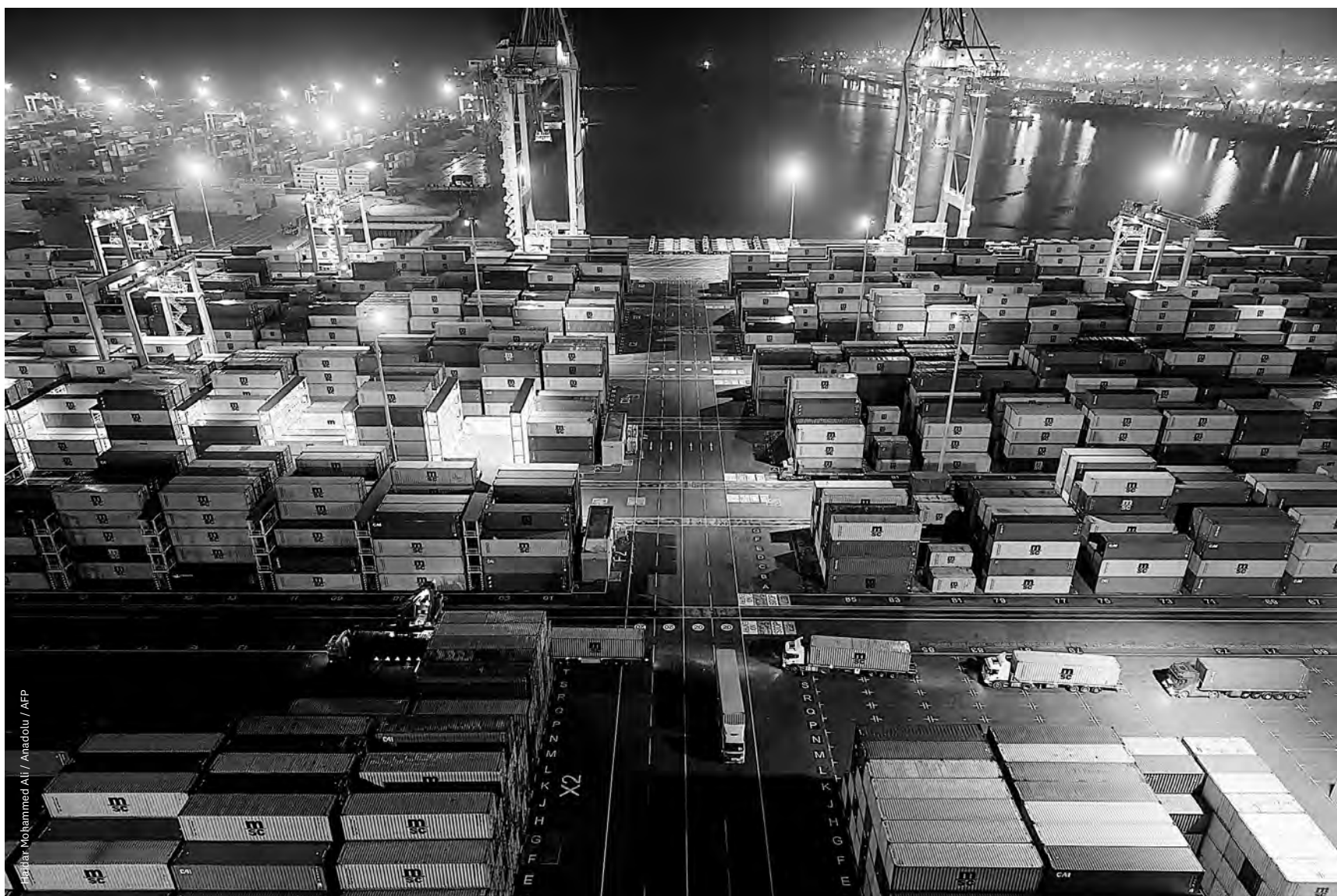
maritimes entre l'Europe et l'Asie, il existe une alternative par mer, mais une seule, pour éviter le passage par Suez, à savoir le contournement de l'Afrique. Mais franchir le cap de Bonne-Espérance pour aller par exemple de Mumbai à Anvers allonge le trajet maritime de 6 000 à 7 000 km par rapport à la route de Suez. Cela représente une augmentation de presque la moitié de la distance totale, soit une hausse équivalente de la consommation de carburant et dix à douze jours supplémentaires de navigation. La nouvelle route prend ainsi entre trois et quatre semaines.

Il est illusoire d'espérer « rabattre » une partie significative du trafic maritime sur le fret aérien, mais des solutions alternatives existent. Elles sont toutefois très différentes selon qu'on parle de pétrole ou de marchandises. Depuis les années 80, un oléoduc de 1 200 kilomètres souvent appelé Petrolina relie le gisement pétrolier d'Abqaiq, sur le golfe Persique, au port de Yanbou, sur la mer Rouge pour permettre à l'Arabie saoudite de contourner les perturbations dans le détroit d'Ormuz. Mais sa capacité se limite à sept millions de barils par jour alors que jusque fin février, neuf millions de barils sortaient chaque jour du pays via Ormuz. Et le port de Yanbou ne peut charger que 4,5 millions de barils par jour sur les tankers. De plus le pipeline comme le port restent à portée d'éventuelles attaques de l'Iran ou des Houthis.

Aux Émirats arabes unis (EAU), l'oléoduc ADCOP (Abu Dhabi Crude Oil Pipeline) relie depuis 2012 les champs de Habshan, près d'Abu Dhabi, au terminal de Fujairah sur le golfe d'Oman, situé au-delà du détroit d'Ormuz, sur une longueur de 380 km. Actuellement il achemine environ 1,3 million de barils par jour et pourrait aisément monter à 1,8 million couvrant alors plus de 70 pour cent des exportations des EAU. Mais aucune alternative terrestre équivalente n'existe pour les autres gros producteurs de la région, hors Iran (Koweït et Irak notamment).

Du côté des marchandises, on réfléchit depuis vingt ans à une alternative entièrement terrestre entre l'Asie et l'Europe. Une liaison ferroviaire de fret existe sur quelque 11 200 km depuis mars 2011 dans le cadre de l'initiative chinoise « Belt and Road », également connue comme la « Nouvelle route de la soie ». Des trains, arborant depuis 2016 la marque officielle China Railway Express, relient à l'origine la ville chinoise de Chongqing à des hubs européens tels que Duisburg, Liège ou Lyon en treize à seize jours. Depuis, le réseau s'est étendu et connecté à des dizaines de lignes reliant plus de cinquante villes chinoises à 44 villes européennes dans quinze pays dont le Luxembourg (Bettembourg-Dudelange). En 2025, a été franchie la barre des 20 000 trains dans l'année. En janvier et février 2026, 3 500 trains ont circulé soit une hausse d'un tiers par rapport à la même période l'année précédente, avec 352 000 conteneurs standards. Deux à trois fois plus courtes, en termes de temps, que le transport maritime (via Suez) et moitié moins chères que l'aérien, ces liaisons sont surtout utilisées pour l'électronique, l'automobile et la pharmacie. Mais elles posent aussi de nombreux problèmes techniques (écartement des voies), douaniers et géopolitiques, en traversant plusieurs pays « sensibles » comme la Russie.

Les solutions hybrides, dites également multimodales, ont récemment gagné en popularité, mais la plupart des projets ont été abandonnés car ils prévoyaient tous un transit par l'Arabie saoudite, Israël ou les Émirats. La plus prometteuse demeure celle du « Corridor médian » appelé aussi Transcaspien qui relie l'Est de la Chine à l'Europe d'abord par le rail, via le Kazakhstan, puis par bateau pour traverser la mer Caspienne jusqu'à Bakou. De là une voie ferrée emporte les conteneurs jusqu'à la mer Noire en Géorgie, où ils peuvent poursuivre par bateau jusqu'en Roumanie puis à nouveau par rail vers plusieurs pays d'Europe. D'Azerbaïdjan, les conteneurs peuvent aussi être transférés par train jusqu'aux ports du sud ou de l'ouest de la Turquie où ils réembarquent sur des navires en direction de l'Europe de l'Ouest. Le délai moyen est de 18 jours, contre 20-25 via la Russie (qui est évitée) ou 35 à 45 jours par bateau depuis le port d'origine sur la mer Jaune. Ce trajet est encore limité en capacité (11 000 tonnes par an prévues en 2030) et contrarié par des problèmes techniques (notamment les infrastructures au Kazakhstan et dans le Caucase). Quant à la Turquie, qui a investi massivement dans un « railport » à 90 km à l'est d'Istanbul, qui traite 360 000 conteneurs par an, elle reste, en tant que pays membre de l'OTAN, sous la menace des frappes venues d'Iran. ●



Le rangement des conteneurs dans le port de Basrah, en Iraq, affecté par la fermeture du détroit d'Ormuz



Héritage et
immobilier,
une donne
fondamentale
de la société
luxembourgeoise

Le grand écart

IIII Romain Heinen

Successions-donations, ou comment passer de 0 à 48 pour cent d'imposition

En 1815, conformément au Traité de Vienne, le Luxembourg est rattaché au roi des Pays-Bas à titre personnel. Guillaume Ier n'allait pas respecter la souveraineté distincte du Luxembourg. C'est ainsi qu'en 1817, l'unité des règles de perception des mutations à titre gratuit est brisée : Les successions suivront la nouvelle loi néerlandaise, tandis que les donations continueront à être réglées d'après les textes français sur l'enregistrement, toujours en vigueur actuellement. Il est plus qu'étonnant que cette divergence de traitement d'une même opération économique n'ait jamais donné lieu à une critique majeure, exception faite du Conseil économique et social dans son avis de 1989 sur la « Réforme globale de la fiscalité ». On se retrouve face à un exemple emblématique de la diversité des sources du droit fiscal luxembourgeois, unique en Europe. Dans son étude « Le droit fiscal » (*Études fiscales*, septembre 1994), l'ancien directeur des Contributions directes, Jean Olinger, évoquait des « lois importées » dont l'interprétation se fait en règle générale « suivant le droit du pays d'origine ».

En ce qui concerne les donations et les successions, les écarts peuvent être énormes. Prenons trois exemples :

- En ligne directe, deux millions d'euros de biens immeubles :
- Sous forme de donation : 2,4% + 1%, soit 68 000 euros de droit de donation (avec dispense de rapport lors de la succession)
 - En cas de succession légale : 0 euro

- Entre frères et sœurs, deux millions d'euros de biens immeubles :
- Sous forme de donation : 6% + 1%, soit 140 000 euros
 - En cas de succession légale : 6%+(6%*22/10), soit 384 000 euros

- Entre non-parents, deux millions d'euros de biens immeubles :
- Sous forme de donation : 14,4% + 1%, soit 308 000 euros
 - En cas de succession testamentaire : 15% + (15% * 22/10), soit 960 000 euros

Conclusion : Sauf en cas de succession en ligne directe, le droit de donation est toujours plus avantageux. Difficile de justifier une telle différence.

Le fiscaliste Alain Steichen émet la considération suivante dans les *Annales de droit luxembourgeois* (volume de 1997) : « Tout d'abord, il existe une parenté certaine entre les donations et les successions. Il suffit de songer aux pré-successions que réalisent nombre de donations [...]. Par ailleurs, les différences de traitement fiscal ne manqueraient pas d'être mises à profit par les contribuables afin d'évader l'impôt. La méthode la plus simple, pratiquée par bon nombre de pays, [...] consiste à

Entre non-parents, un bien immobilier de deux millions d'euros est imposé à 308 000 euros en cas de donation et à 960 000 euros en cas de succession testamentaire

intégrer les donations dans l'assiette imposable des successions ». Voilà des arguments forts que nous partageons, tout comme ceux avancés par l'OCDE dans son rapport « Inheritance taxation » de 2021: « There are strong equity arguments in favor of inheritance taxation, in particular of a recipient-based inheritance tax with an exemption for low inheritances. The case may be strongest where the effective taxation of personal capital income and wealth tax tends to be low. »

Il est frappant que la plupart des États qui lèvent un impôt sur les successions ne connaissent pas d'impôt sur la fortune. Cela présente un avantage administratif : Plutôt que d'imposer chaque année une fortune difficile à évaluer, le fisc ne doit le faire qu'une fois, après la mort du contribuable.

Pour les successions qui ne sont pas en ligne directe, le tarif progressif actuel remonte à 1984. Il se définit en fonction du degré de parenté de l'héritier : de zéro à quinze pour cent, avec des majorations progressives d'un dixième des parts, jusqu'à 22 dixièmes, si la part dépasse les 1 750 000 euros. Dans le pire des cas, le taux maximal peut atteindre les 48 pour cent sur toute la part due à un non-parent. Sans une adaptation à l'inflation et aux prix immobiliers, principe prévu dans la loi, ce tarif doit d'être caractérisé comme confiscatoire, surtout si l'on prend en compte les impôts directs qui s'y ajoutent, comme en cas de vente d'un immeuble hérité (sauf si celui-ci sert de résidence principale).

L'imposition se fait d'après une « loterie génétique », selon le degré de parenté. Le mérite, l'intérêt général (principe de

l'égalité par l'impôt) et les besoins du Trésor ne jouent qu'un rôle secondaire. D'après Edouard Delosch et Pierre Hurt (*Annales de droit luxembourgeois*, volume 2010), il existe une recherche permanente d'un équilibre entre « le fondement économique et individualiste » du droit « et un fondement moral et familial ».

Les conséquences sont multiples. Dans une publication du *think tank* Idea de juin 2021, le chercheur du Liser Antoine Paccoud note que « le rôle important de l'héritage dans la détention foncière est une donnée empirique intéressante » : « Les mille propriétaires aux possessions foncières les plus étendues détiennent en moyenne près d'un hectare de terrain constructible. Cette minorité au sein de la minorité des détenteurs de terrains constructibles est assise sur un patrimoine foncier très important. »

La croissance des inégalités de patrimoine et leur impact sur le secteur immobilier constituent un vrai problème pour notre démocratie. De plus, l'ère postindustrielle est marquée par la financiarisation de l'économie et la détention d'actifs dans des sociétés, trusts et fondations. L'impôt (sur les successions ou la fortune) devra également atteindre dans la pratique ces types d'actifs détenus à l'échelle mondiale.

Dans *Le Monde* du 9 décembre 2025, Eric Albert s'insurge : « Les 0,001 pour cent des plus riches de la planète possèdent désormais trois fois plus que la moitié la plus pauvre de l'humanité ». Selon *Le Grand Continent* du 22 novembre 2025, « les 1% les plus fortunés de la planète ont capturé 41% des richesses entre 2000 et 2024 » sur le plan mondial. En novembre 2025, le Statec soulignait qu'au Luxembourg également, « les inégalités de revenus restent marquées » : « Les vingt pour cent les plus aisés disposent d'un niveau de vie 4,7 supérieur à celui des vingt pour cent les moins aisés. Le taux de risque de pauvreté persistante atteint 6,1 pour cent et grimpe à 26,9 pour cent une fois les dépenses pré-engagées (liées au logement, par exemple) déduites ».

Une autre nécessité de réformer les régimes de donation et de succession découle des changements de la vie sociétale du XXI^e siècle. En 2010, Francis Delaporte estimait dans les *Annales* qu'« il convient de constater des tendances de plus en plus prononcées vers des familles nucléaires, des changements dans les couples, des familles de plus en plus recomposées, des isolements de plus en plus fréquents tant au niveau de la vieille génération qu'à celui de jeunes restant 'singles', de relâchement de la solidarité familiale ». Toutes ces raisons sociales, économiques et juridiques amènent au constat qu'il est temps d'agir. ●



Gilles Kaysen

land
20.03.2026

„Gezwungenermaßen ins Nachdenken geraten“

III Interview: Frédéric Braun

Schorsch Kamerun, Theatermacher und Sänger der legendären Hamburger Punk-Band Die Golden Zitronen, über die Möglichkeit sich einzumischen, Gemeinschaften und den Wert des Nicht-Auserzählten

D'Land: Sie sind bereits zum zweiten Mal Artist in Residence am Grand Théâtre. Was hat Sie dazu gebracht, noch einmal nach Luxemburg zurückzukehren?

Schorsch Kamerun: Ich finde das Konzept mit den Artists in Residence schon sehr cool. Ich selbst bin eher nicht der klassische Theatertyp, der acht Wochen irgendwo im Keller sitzt, mit Schauspieler/innen was vorbereitet, und dann kommt das irgendwann auf die Bühne. Ich mag es, an Orte zu kommen und Leute kennenzulernen, die ganz unterschiedliche Ansätze haben, und daraus dann gemeinsame Shows zu entwickeln. So wird es auch jetzt bei der begehbaren Konzertinstallation „Luxembourg All In“ sein.

Was reizt Sie am Theater?

Ich habe Theater ja nicht gelernt, komme eher aus der Pop- und Subkultur. Und Musik habe ich auch nicht richtig gelernt – eigentlich hab ich gar nichts gelernt, außer ein Handwerk. Ich bin gelernter Kfz-Mechaniker. Mich interessiert immer der Blick auf das Kollektive: Was macht Gemeinschaften aus? Da ist es gar nicht uninteressant, mal ein „richtiger Proletarier“ gewesen zu sein. In solch speziellen Umgebungen herrschen teils sehr enge Reglements. Zum Beispiel Lehrling zu sein – das ist oft sehr hierarchisch und war prägend für mich. Meine Kunst, meine Inhalte, haben wahrscheinlich auch deshalb viel mit der Auseinandersetzung mit Hierarchien, mit Autoritäten zu tun, denen ich begegnet bin: Schule, Ausbildung, Lehrer, Eltern, plus dem engen Kaff, aus dem ich komme – Timmendorfer Strand, einem Kurort an der Ostsee. Stichwort: „Lehrjahre sind keine Herrenjahre.“ Das war eine ganz gute Schule für das Beschreiben von Gesellschaftszusammenhängen. Und genau das interessiert mich generell: das Aushandeln von Gemeinschaften.

Die Schriftstellerin Annie Ernaux durfte studieren, lehnt es aber ab in der Sprache der Bürgerlichen zu schreiben und ihre Klasse zu verraten. Können Sie damit etwas anfangen?

Also, mein Lieblingsbuch ist der Roman *Jacques Vingtras* von Jules Vallès. Das ist ein Riesenwälzer, aber total spannend. Vallès war zentrale Figur der Pariser Commune und hat dazu eine krasse Coming-of-Age-Trilogie geschrieben: *Das Kind / Die Bildung / Die Revolte*. Er musste ins Exil, und irgendwann wollten sie ihn dann aufs Chef-Schild heben – und genau das hatte er aber nie angestrebt. Ich glaube mich ein bisschen zu erkennen in seiner Biografie, weil er auch in unterschiedlichen Beklemmungen und Grätschen steckte und dadurch quasi gezwungenermaßen ins Nachdenken geriet. Also eher nicht so, wie Sie sagen, dass man Schriftstellerin werden will und dann berichtet – bei ihm entsteht das alles aus einer Notwendigkeit heraus. Deswegen glaube ich auch, dass ich Punk-Sänger geworden bin, eigentlich werden musste. Es war nicht nur, weil ich Lust hatte, Musik zu machen, oder weil ich das cool fand, auf Bühnen zu stehen. Sondern es war für mich und andere einfach die Möglichkeit, sich einzumischen. Die Chance, überhaupt eine Stimme zu haben, war großartigerweise der simple Akt Punkmusik zu machen. Wir konnten so unüberhörbar deutlich sagen, was wir empfinden – ansonsten hätten wir keinerlei Instrumente in der Hand gehabt dazu. In meiner Kfz-Mechaniker-Lehre konnte ich nicht wirklich sagen, wie ich das sehe, zu Hause auch nicht, und in der Schule schon gar nicht. Einen meiner Songtexte interessierte dann irgendwann eine bedeutende Theaterfrau. Sie wünschte, ihn als Dramaturgin für ein Stück von Christoph Marthaler auszuleihen, und als nächstes fragte sie mich dann, einmal selbst ein Projekt zu probieren. Tja, ich war bestimmt kein guter Kfz-Mechaniker, aber ich war sicher ein richtig guter Punker.

Schorsch Kamerun am
Donnerstagvormittag
im Großen Theater

Feuilleton

Wie war das denn als Sie zum ersten Mal in Luxemburg gearbeitet haben? Kannten Sie Luxemburg als Ort?

Ich war vor Langem mal kurz hier, ohne größeren Bezug. Aktuell kommt es mir so vor, dass die kulturelle Entwicklung, dieser Contemporary-Blick, sich hier in einer sehr aktiven Entstehung befindet. Alle Leute, die ich getroffen habe, konnten ziemlich direkt über die Dinge reden, die gesellschaftlich in Bewegung sind. Und gleichzeitig hat man mir gesagt, so direkt sei es hier oft gar nicht. Es gäbe Dinge, die zu sehr unter den Teppich gekehrt würden. Ich habe das eigentlich nicht so empfunden. Die Leute, mit denen ich gesprochen habe, konnten alle ziemlich klar reflektieren, wie die hiesige Position ist – ein kleines Land in Europa zwischen großen Ländern und wie man sich darin möglichst geschickt positioniert. Dadurch entsteht eine spezielle Mischung, die ich bei den Theaterleuten hier echt super finde. Es gibt viel inhaltlichen und stilistischen Freiraum, es scheint, als könne recht viel ausprobiert werden. Ich weiß nicht, ob das so stimmt, vielleicht ist das naiv, aber ich glaube die Künstlerinnen hier haben Lust das Experiment zu feiern – auch weil sie zum Teil aus recht unterschiedlichen Genres kommen.

Viele Ihrer Projekte entstehen aus Gesprächen, Beobachtungen, lokalen Geschichten. Wie vermeiden Sie, dass reale Lebensgeschichten am Ende nur Rohstoff sind für ein künstlerisches Konzept? Wie gehen Sie da vor?

Ich mache viel über Gespräche und Interviews und daraus entsteht dann der Text, für Songs, für Sprechszenen. Es gibt dabei zwei Methoden, die ich anwende. Die eine entspringt dem Cut-Up-Stil, der ein bisschen aus den 60er-Jahren der Beat-Poeten kommt – man sammelt Aussagen und setzt sie neu zusammen. In Deutschland gibt es da einen interessanten Ansatz zum Beispiel bei RolfDieter Brinkmann oder Hubert Fichte aus dessen Texten wir schon große Konzertinstallationen realisiert haben. Brinkmann ist immer mit einem Diktafon durch die Stadt gelaufen und hat aus seinen *in realtime* eingesprochenen Eindrücken geschnittene Textbilder gebastelt, die sehr scharf ihre Umgebung spiegeln. Die zweite Methode bezieht sich eher auf abstrahierte Ansätze. In der jüngeren Theaterhistorie gab es die starke Phase von dokumentarischen Inszenierungen, die alles Mögliche „authentisch“ auf die Bühne bringen wollten – den Imbiss-Besitzer, die Migrantin und so weiter. Irgendwann fand ich das ein bisschen zu weit weg von der Möglichkeit der Fantasie. Deshalb arbeite ich gleichberechtigt aus der direkt gesprochenen Sprache, also dokumentarisch, aber ebenso auch „fantastisch“ ausgedacht. Das ist so meine Mischung, eigentlich pur Collage. Ich werde dabei am aktivsten, wenn ich mich nicht auskenne. Das ist für mich der größte Luxus. Woanderssein, empfangen dürfen und das wiedergeben. Ich produziere auch eigene Hörspiele und die Texte dazu entstehen ähnlich, genauso wie die für unsere Band, den Goldenen Zitronen. Also, meist aus dem jeweiligen Erlebnis heraus. Unterwegs sein, sammeln, – denn wer sich nicht in Reibung begibt, kann auch nichts wiedergeben.

Wie verhindert man eigentlich, dass etwas, das eigentlich subversiv ist, in einem institutionellen Rahmen nur dekorativ wird?

Ich habe schon weiterhin eine gewisse Skepsis gegenüber Institutionen. Die Mauern eines Opernhauses können immer noch abweisend wirken, aber die Themen in den interessanteren Häusern sind das eigentlich nicht. Das gefällt mir am Theater – inhaltlich kann ich dort arbeiten, ohne dass es sich weit weg von dem anfühlt, was wir mit unserer Polit-Punkband beschreiben. Gleichzeitig verstehe ich natürlich die Ambivalenz von Kritik und Vermarktung. Stichwort: Subjektivierung. Ich habe jahrzehntelang auf St. Pauli gewohnt, das existiert als Subkultur-Stadtteil, aber durch die stetige Aufmerksamkeit ist

Alles, auch Subkulturen, wird irgendwann zur Marke

es längst auch eine effektiv wertschöpfende Marke geworden, hat sich – auch durch uns Kreativklässler – stark gentrifiziert: Vieles ist eingefangen, beleuchtet, adaptiert. Jedenfalls das, was wir inhaltlich am Theater machen können, ist eigentlich nicht hochkultureller als das, was uns sonst so umtreibt. Um bestimmte einengende Abläufe zu umgehen, habe ich zusätzlich auch sehr viel im öffentlichen Raum gemacht: in leeren Getränkeagarn, stillgelegten Zechen, im Münchner Hofbräuhaus, einer Shopping Mall, der Großbaustelle „Stuttgart 21“ oder in sogenannten No-Go-Areas... Man kann überall sein Zeug machen, das schafft im besten Fall eine besondere Reibung.

Wenn Sie durch Luxemburg gehen und mit Menschen sprechen, fallen Ihnen da bestimmte Widersprüche und Konflikte auf, die in der offiziellen Darstellung des Landes kaum vorkommen?

In der City merkt man schon, dass es sehr aufgeräumt ist, dass prekärere Bereiche aus dem Stadtbild – zumindest scheinbar –entfernt werden. Das wirkt auf mich ein bisschen wie eine geschützte Verkaufsatmosphäre. Man spürt schon das Geld, es nimmt eindeutigen Einfluss. Aber trotzdem gibt es auch so einen sehr gemeinsamen Spirit, eine Art coole Eleganz – man merkt, dass man nicht zu sehr protzen will. Klar, man sieht die ökonomische Potenz, das wird auch gezeigt, aber es wirkt auf mich nicht zu banal in der Präsentation. Luxemburg empfinde ich insgesamt als reflektiert dezent, bei gefühlt guter Stimmung.

Man könnte auch sagen, wir sind an einem Punkt angelangt, wo man sich fragen muss, wofür Luxemburg denn nun eigentlich steht...

Ja, das kann sein. Mir kommt es so vor – und das sagte ich schon – dass Luxemburg positiv ausgedrückt noch nicht fertig ist. Vieles ist nicht auserzählt, aber das empfinde ich aktuell als ein Problem von Deutschland. Dass alles so stark definiert wurde: „Made in Germany“, alles muss wichtig, stark, perfekt sein. Und jetzt fällt einem das auf die Füße, weil man den Status, das Wachstumsdiktat nicht mehr halten kann – gerade jetzt bei heftig steigenden Kosten im Dauerkrisenmodus, bei Globalisierung, bei Energiekrisen, einer wiederkehrenden „Wehrhaftigkeit“ und all dem. Deutschland wird irgendwie eigen-überfahren von den riesigen, mühselig gewollten Strukturen. Von daher tut ein kleineres Land wie Luxemburg vielleicht ganz gut daran, nicht zu wichtig zu sagen, was es ist. Ich empfinde hier jedenfalls einen recht eleganten Statusumgang – aber hey, ich bin nur Gast und Beobachter. Natürlich neigt der Mensch dazu, Dinge zu bestimmen, eine Position festzulegen. Aber dieser nervige Labeling-Zwang ist glaube ich ein Fehler der Moderne. Alles wird eingefangen, selbst das, was mal subversiv war. Musste man Banksy enttarnen? Am Ende ist

alles nur noch bestellbarer Amazon-Prime-Artikel, der noch heute geliefert wird, save! Ich versuche extra nicht alles zu durchschauen, achte wenn möglich auf Restgeheimnisse. Auch für Leute wie mich, die aus einem eher „untergehenden“ Land kommen, bleibt so noch etwas zu entdecken: Man muss nicht immer sauber wissen, was hinter der nächsten Straßenecke lauert, in der Kunst schon gar nicht.

Ihre begehbare Konzertinstallation trägt den Namen „All-In“ – ein Begriff aus der Spielwelt.

Ich stelle mir eben die Frage, was alles reingehört, in ein reales oder fiktives Miteinander. Was für mich die Zutaten sein könnten für ein temporäres Kollektiv, an Leuten, an Sounds, an Ereignissen. Und da versuche ich erstmal zuzuhören und dann das Wagnis der Mischung von manchmal auch scheinbar unpassenden Playern einzugehen. Was ist alles drin, was oder wer fehlt? Gerade für jemanden, der von außen kommt, ist das eben interessant. Ich war gerade in Frankfurt und Wiesbaden, und habe mich da mit Literaten beschäftigt. Da gibt es die sogenannte Rheinromantik. Die kommt aus einer Zeit, als vor allem Briten anfangen, Tourismus zu betreiben – die Reichen, der Adel und so. Und daraus entstand der Begriff „Rheinromantik“, definiert über die Dichterinnen und Dichter: Goethe, Kleist oder Hölderlin. Aber auch der Brite Lord Byron, der ebenfalls ganz inspiriert war. Aus dieser Literatur heraus wurden Gegenden definiert, wie sie wahrgenommen werden – und ich finde spannend, was daran stimmt, oder nur noch Quatsch, Falsches, manchmal auch lustiges Klischee ist. Und ich frage mich ständig, was wirklich drin ist in den Orten, was „real“ ist oder „gefaked“.

Wenn Orte nicht bewirtschaftet werden, geht der Raum auch verloren.

„Bewirtschaften“ ist eigentlich ein guter Begriff. Denn am Ende scheint es darum zu gehen, funktionierende Identitäten einzusammeln, sie zu definieren, sie zu ökonomisieren. Da ist man bei der „Geschäftsführung des Selbst“, ein Thema, das uns sehr beschäftigt hat. Mich selbst auch als Künstler, schon seit den 90ern: Richard Sennett, der „flexible Mensch“, das hat mich stark geprägt. Gleichzeitig habe ich als jemand, der aus einem kritischen, subkulturellen Umfeld kommt, gemerkt: Alles wird irgendwann zur Marke. Unsere Band Die Goldenen Zitronen, ist auch eine Marke – eine kritisch reflektierende, auf die man sich hoffentlich verlassen kann, was politische Einschätzung angeht, aber man muss zusehen, dass man das immer wieder gut hinterfragt, sonst wird es träge. Deshalb mag ich die Idee des Experiments so sehr. Ich war viel mit Christoph Schlingensief zusammen, seinem „Scheitern als Chance“ – Dogma, falsch liegen, sich weiterentwickeln. Dafür sind Theater da, dafür sind Kultur-Institutionen da, die wir als Kommunen erst ermöglichen. Sie sollen einladen, um ausprobieren zu dürfen! Sonst spielen sie nur das, was alle schon kennen – und das ist brutal langweilig. In Deutschland wird das gerade zum steigenden Problem. Es geht vermehrt ums Sparen, weil extrem viel Geld in Militär oder Infrastruktur fließt. Dadurch wird viel an Kultur gekürzt. Als erstes fällt dann gern das „Ausprobieren“ weg, das unsicherere Format. Ich bin jedenfalls happy hier mit so vielen tollen Leuten, Aufführungsprofis und Bürgerinnen ergebnisoffen arbeiten zu dürfen, auch weil ich es unglaublich wichtig finde, immer weiter zu experimentieren, neu zu denken, neue Begegnungen zu schaffen, die Theaterhäuser, die Museen zu öffnen. Weil, dass die Banane gelb ist, wissen war ja schon. ●

Zur Person

Schorsch Kamerun (geb. Thomas Sehl, 1963 in Timmendorfer Strand) ist Musiker, Autor und Theaterregisseur. Bekannt wurde er als Sänger der Punkband Die Goldenen Zitronen und als Mitbegründer des Hamburger Golden Pudel Clubs. Seit den Nuller Jahren arbeitet er als Theater- und Opernregisseur, Autor und Hörspielmacher und gilt als prägende Figur der deutschen Punk- und Kulturszene.

Die Band Die Goldenen Zitronen im Jahr 1989



Petra Gall/Schwules Museum Berlin



Sulfureux fantôme

IIII Fabien Rodrigues

Ghosts of the Villa à la Villa Louvigny

We wanna bleiwen who nous sommes pourrait être le sous-titre de l'exposition immersive « Ghosts of the Villa » créée par l'historienne et chercheuse Dominique Santana et Samsa Films – entre autres – au sein de l'iconique Villa Louvigny, elle-même fantôme d'un passé radiophonique superstar des ondes luxembourgeoises à l'international jusqu'au début des années 1990. Inaugurée la semaine dernière et accessible gratuitement via un système de créneaux de visites à réserver sur le site dédié, elle propose en effet et en apparence une collection de mémoires sonores des grandes années de *Radio Luxembourg*, à l'époque de son monopole. Et selon le niveau de lecture que le public applique à ces quarante-cinq minutes, plongé dans l'ambiance radio grâce à une technologie de géolocalisation et de diffusion sonore venue de Berlin, on pourrait en effet croire à un simple dithyrambe de ce que représentait la station, de ses émissions phares ou encore de la relation étroite qu'elle avait avec ses auditrices et auditeurs... Le tout servi avec l'emphase d'un cadre historique, dont on sait qu'il a accueilli les plus grandes stars du rock, mais

dont l'avenir reste encore un peu flou pour le quidam : mais est-ce simplement là que la réalisatrice, également chercheuse au Centre for Contemporary and Digital History (C2DH - à l'Uni Luxembourg), souhaite nous emmener ? Sur le terrain d'un certain immobilisme contemplatif ?

Du tout. Ce serait en effet clairement passer à côté de son contexte bien plus complexe ; car si l'expérience peut se vivre en tant que telle, isolée voire touristique, elle n'est cependant qu'une partie d'une aventure transmédia tout juste commencée, et qui va se développer au moins jusqu'en 2027. Un second projet au long cours pour Dominique Santana, après le succès de « A Colônia Luxemburghesa » en 2022. « Ghosts of the Villa » est ainsi déjà accompagnée d'une chaîne de podcasts aux nouveautés hebdomadaires et qui portent sur les sujets connexes à l'exposition et développés in situ, à l'instar du premier épisode « Selling Happiness, Shopping Minds » qui rappelle deux aspects importants ici. Comme nous le confie Dominique Santana : « il faut avant tout se rappeler

que *Radio Luxembourg* était une entreprise commerciale privée, dont le but était de faire du profit. Pas de mission de service public, mais un impact pour le moins considérable sur la population et sur les classes politiques de l'époque, qui finissent presque par se battre au portillon pour être interviewées sur les ondes monopolistiques de Radio Luxembourg. »

C'est ici Histoire avec un grand H du Luxembourg, via un de ses éléments fondateurs modernes, que la réalisatrice a souhaité rendre accessibles aux diverses générations de la population via un écosystème transmédia parlant à chacune d'entre elles grâce à un médium favorisé : si l'exposition a peut-être vocation à toucher des personnes peu adeptes de consommation digitale - et encore, rien de moins sûr - les podcasts sont évidemment ou presque l'objet cible pour les plus « jeunes ». À partir de la Villa Louvigny, et malgré l'intention fondamentalement commerciale de Radio Luxembourg, c'est indéniablement des pans entiers de la vie communautaire qui étaient diffusés. À l'échelle internationale tout d'abord, avec naturellement la retransmission des grands événements de la seconde moitié du vingtième siècle, comme l'assassinat de JFK, les émeutes de Mai 68 ou la chute du Mur de Berlin, moments charnière mis en exergue de manières visuelle et sonore au fil du passage dans le grand auditorium.

Mais aussi avec le rôle proche de la piraterie qu'a joué la radio nationale à l'époque, bravant les barrières de l'Est européen pour atterrir dans les oreilles de soldats américains basés à Moscou et nostalgiques de l'occident ou encore d'auditrices polonaises avides de connaître les der-

niers tubes faisant danser la planète à l'aube des années soixante... Un rapport familial avec un audimat transfrontalier, qui prouve son affect pour *Radio Luxembourg* à grands coups de lettres de fans, discrètement mises en scène dans un coin de cette belle endormie. Et s'il en était qui avaient la cote - un peu de vocabulaire altmodisch semblant de bon aloi ici - ce furent bel et bien les pontes de la musique, programmeurs et DJs d'alors venus tout droit de France ou, encore mieux, d'Outre-Manche. Car si Georges Lang dans le premier cas rime aujourd'hui encore avec le passé très rock'n'roll de la station, les mélomanes anglais ont incontestablement fait la pluie et le beau temps sur ce qui était cool d'écouter alors. Et c'est avec un plaisir régressif et non dissimulé qu'on peut écouter leurs témoignages très présents dans le panel proposé aux visiteurs. Mark Wesley ou encore l'inoubliable Peter Anthony se remémorent les premiers hits d'Elton John importés depuis la Grande-Bretagne, le concert des Sex Pistols (dont l'iconique photo montrant un jeune Steve Jones en slip devant la villa trône fièrement sur une étagère de la salle d'accueil) ou encore la venue historique de Queen au Blow Up (illustre ancêtre de l'actuel Gotham au Limpertsberg) retransmise alors en direct par la station radio.

Cette époque bénie pour cette dernière, tant en réputation qu'en revenus engrangés, est aussi traduite par des mises en scène d'émissions phares et d'effarants animateurs, dont seul Laurent Ruquier évoque encore le nom à l'occasion dans des Grosses Têtes : ici Menie Grégoire, là Zappy Max, là encore Um Staminet, « savant » mélange de brèves de comptoirs et du programme rendu célèbre par Philippe Bouvard. Mais une fois de plus, derrière ce premier niveau de

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Sweet Light Crude

IIII Michèle Thoma

Wie das klang, rauchig, lasziv, betörend wie ein alter Stones-Schmachtfetzen! Diese magische Wortkombination, obsessiv wiederholt wie ein heiliges Mantra, die immer wieder den Bildschirm ausfüllte! Bevor dann wieder in grabsteinerner Strenge die Druckbuchstaben *Crisis in the Gulf* auftauchten, die schon bald zu *War in the Gulf* mutierten.

Panzer bewegten sich durch den Wüstensand, majestätisch, gigantische Reptile einer untergegangenen Epoche. Wie durch eine Filmkulisse, dahinter eine gewaltige orangegleühende Kugel, eine untergehende Sonne oder ein aufgehender Mond. Adrette Soldat*innen winkten oder zeigten enthusiastische Daumen, braungebrannte CNN-Journalisten turnten auf Panzern herum und fütterten die Zuschauer*innen mit den Breaking News dieser „most popular war“. Sie hießen „embedded journalists“, sie waren, wie es hieß, hautnah am Geschehen. Der Film, der auf CNN im Januar 1991 lief, hieß „Desert Storm“, er war ziemlich spannend, wenn es auch Längen gab und er sich durch die Fernsehnächte und die Wüste schleppte.

Er hatte einen verlässlichen Schurken und verlässliche Gute. Er bot zünftige Gräueltaten, vom offiziellen Gräueltäter natürlich, die Rollen waren klar verteilt, was ihn leicht verständlich machte. Die Bösen waren böse wie es sich gehört, und boten Abartigstes, dass die Zuschauer*innen erschauerten. Die Europäer*innen schreckten auf, gab es doch plötzlich wieder Helden, von denen sie gedacht hatten, dass sie ausgestorben wären wie Viren, gegen die es Impfungen gibt. Der amerikanische Präsident sprach gern von ihnen, meist waren sie natürlich tot, wie es sich gehört. Die, die

Er verwüstet die Welt wie ein Kinderzimmer

noch lebten, behaupteten immer, sie würden ihren Job machen. Nur ihren Job. Pflicht nannte das die deutsche Wehrmacht.

Zwischendurch erfuhren wir, wie es *Sweet Light Crude*, dem schwarzen Gold, das sich aus dem Wüstenschoß in unsere gierigen Lebensadern ergoss, gerade ging. Als es gut lief, gab es eine lange Filmpause. Zehn Jahre später, nachdem sich das steinerne Herz der Stadt New York in Rauch und Staub aufgelöst hatte, kam die Fortsetzung.

Blutig flammende Logos auf CNN, finster-wüste Drakula-Ästhetik zur Einführung. Es ging wieder los! Nicht nur Hindukusch und Aufnahmen leerer Hochgebirgslandschaften, nicht nur Knaben in Koranschulen und Gestalten, vermutlich weiblichen, in Verhüllungen von einem Blau, so schön, dass es dafür kein Wort gibt. Irak, FF. Das nächste, nächtliche Heldenepos. Die Achse des Bösen. Die Guten kommen.

Freiheit, Demokratie, Gerechtigkeit, sagte Georges Bush Senior. Sagte Georges Bush

Junior, dessen linkische Doofheit angesichts der durchgeknallten Abgefäimtheit des aktuell kriegerisch Zuständigen beinahe rührend wirkt. Sagen so ziemlich alle Krieger, die sich rechtfertigen wollen, glauben es manchmal wohl selber. Weil es so etwas wie Recht doch, so erinnern sie sich vage, gab, gibt. Und kann nicht vielleicht sogar Heucheln eine Reverenz sein gegenüber von etwas, das als achtsenswert empfunden wird?

Just for fun, sagt jener Unsägliche, an dessen Lippen die Welt hängt. Betört, gebannt, und zunehmend verwirrt. Eine hörige Truppe von Kopfnickern und Einknickern, Gendern wird immer überflüssiger. Wir hören zu, wie er tagein tagaus Unerhörtes von sich gibt. Was sagt er da? Hat er das wirklich gesagt? Kann man so was sagen? Er kann. Er ist so frei. Er braucht keine Demokratie mehr, komisches Wort. Keine Gerechtigkeit. Keine Freiheit mehr. Nicht mehr die der andern. Er macht was er will. Sagt er. Sagt er uns Tag für Tag. Ins Gesicht. Lacht uns ins Gesicht. Er nimmt sich Kuba. Er macht damit was er will.

Er ist nicht drei Jahre alt. Wir wissen nicht, was er ist. Wir wissen es. Alle wissen es. Verückt. In einer Gesellschaft, die nicht müde wird, täglich neue Symptömmchen zu erfinden und zu therapieren, leitet ein komplett Wahnsinniger die Geschehnisse der Menschheit. Wahnsinn ist keine Diagnose? Oder ist er der böse Mensch? An den wir doch gar nicht mehr glauben, kann ein Mensch so böse, so dumm, so schlau, so gemein sein? Er überfordert uns Einbisschengutmenschen. Wir kommen nicht nach. Nicht mit. Jetzt ist er schon in Kuba. Er verwüstet die Welt wie ein Kinderzimmer. Er umarmt einen Mini-Bomber. ●

D'GEDICHT VUN DER WOCH

IIII Jacques Drescher



Pëtrols-Kris (1)

En äerdege Bauer vu Kruuchten,
Deen hat guer keng Loscht fir ze uuchten.
Am Kenki kee Sprit,
Sou dass näischt geschitt.
Lo sëtzt en do ganz ouni Luuchten.

Pëtrols-Kris (2)

E rosene Kärel vu Lannen
Dee fänkt scho beim Patt un ze spannen:
„Mir brauchen Atom
Fir mech a meng Bom!“
E konnt bal seng Wierder net fannen.

lecture anodin, voire d'apparence passéiste, se cache une volonté très précise de la part des créateurs de « Ghosts of the Villa » : celle de montrer aussi, par des mises en scène sonores et interdépendante de *Radio Luxembourg* et des pouvoirs publics, l'une façonnant l'image publique, l'autre en étant grandement dépendante. D'une séquence sur les prémices du féminisme à la luxembourgeoise aux témoignages d'anciens ministres comme Jean-Claude Juncker, Colette Flesch ou Jacques Santer, Dominique Santana a voulu montrer « l'influence politique et le soft power de *Radio Luxembourg* » et évoque à ce sujet un coup de fil, justement entre Santer – alors également président du conseil d'administration de la CLT – et le président algérien qui n'a pas apprécié les remarques d'un des animateurs...

Enfin, si l'on scrute d'un peu plus près la liste des producteurs et coproducteurs du projet (Samsa Films, le C2DH, le CNA pour les archives ou encore les Canadiens de Helios Design Labs), on remarque avec surprise que RTL n'y figure nullement. En effet, le groupe n'a pas été consulté – une volonté d'« indépendance la plus grande possible » pour la chercheuse Dominique Santana. On est donc bien loin de l'encensement commissionné et c'est tant mieux. Et on nous promet même un peu de ph acide dans le futur film, dernier volet à venir de cette exploration toute en couches qu'est « *Radio Luxembourg* ». ●

L'expo *Ghosts of the villa* est ouverte jusqu'au 3 avril à la Villa Louvigny. La réservation gratuite s'effectue en ligne.

Samsa Film/Fred Kayumba

Immersion sonore à la Villy Louvigny



Le *period room* imaginée par Hussein Nassereddine, à partir des décors où se produisaient les artistes libanais dans les années 1970

Soltanto parole

IIII Loïc Millot

Créer des récits à l'ère de la standardisation numérique : Six artistes en quête de nouveaux langages

Nominée cet été par le ministère de la Culture français et les collectivités territoriales, Patricia Couvet vient de prendre les rênes du Centre d'art contemporain – La synagogue de Delme (département de la Moselle). Dotée d'un double cursus en histoire culturelle et en études curatoriales, Couvet a évolué en Allemagne, où elle a participé à la fondation du Pickle Bar (Berlin), un espace de production de performances et d'expositions. En tant que commissaire indépendante, elle a par ailleurs collaboré avec de nombreux collectifs et institutions français, allemands et belges. Le projet pour lequel elle a été choisie vise notamment à promouvoir la transition écologique et les coopérations transfrontalières – une orientation stratégique dans lequel pourrait s'insérer le Luxembourg. L'exposition collective, intitulée *Paroles, Paroles*, est la première manifestation programmée sous sa nouvelle direction.

Paroles, paroles, c'est avant tout, on s'en souvient, la fameuse chanson que fredonnaient en 1973 Dalida et Alain Delon, elle-même reprise au duo formé par Mina et Alberto Lupo l'année précédente (*Parole, parole*, 1972). Un hit planétaire transposé en Turquie, au Japon, et dans bien d'autres pays. Dans sa version originale italienne, le terme *parole*, au pluriel, est plus équivoque, puisqu'il désigne aussi bien, nous apprend Patricia Couvet dans sa note d'intention, « une multitude de manières de dire et de se dire, les nuances et parfois les doutes qui s'expriment à l'oral. » Patricia Couvet perçoit, à travers ce succès mondial, une uniformisation du langage musical qui lui évoque, aujourd'hui, la standardisation du langage sur les réseaux sociaux et l'intelligence artificielle. Face à pareil constat, la directrice du Centre d'art de Delme a fait le choix d'investir une grande variété de supports pour faire émerger une pluralité de langages et de récits. Tout l'enjeu de *Paroles, paroles* consiste à sortir de cet état d'anesthésie sensorielle pour

À une heure du Luxembourg, Paroles, paroles lutte contre l'anesthésie sensorielle

exhumer des sens oubliés ou longtemps disqualifiés dans l'histoire des arts, tels que l'odorat ou l'ouïe. Ainsi de l'installation protéiforme que l'on doit à Dorota Gaweda et Eglé Kulbokaitė, *Leave no Trace (Athens) I-VIII* (2022), sur laquelle s'ouvre la manifestation, qui est constituée de huit paravents imprimés numériquement sur mousseline. Les scènes qui y sont représentées, documentent la performance *SULK* assurée par le duo d'artistes qui s'est tenue en 2018 lors de la 8^e Biennale d'Athènes. Le choix de la mousseline a l'intérêt de faire vaciller le visible, dès lors que les images qui nous parviennent sont semi-transparentes, toujours sur le point de disparaître lorsque l'on s'en approche. On peut y reconnaître cependant, quoique sur un mode fantomatique, des spectateurs, parfois avachis au sol, en train d'assister à la performance proposée par Dorota Gaweda et Eglé Kulbokaitė sur le thème du « texte incarné » (*embodied text*). Une lecture expérimentale, dont le but était de produire chez le spectateur une résonance physique. Aux côtés des paravents autour desquels le public est invité à déambuler, repose une sculpture en aluminium de forme sphérique (*Censer I*, 2023) qui vient compléter l'installation. Quatre petites perforations y ont été introduites, d'où exhale une odeur réalisée synthétiquement. Il s'agit du parfum RYXPER1126AE, qui est une réplique moléculaire de l'air prélevé

lors de la performance *SULK*. À l'aide de la technologie Headspace, des bulbes en verre ont été disposés dans l'espace de la performance en vue de capter des échantillons. Ainsi, l'installation *Leave no Trace (Athens) I-VIII* a connu une traduction olfactive, laissant place à un récit alternatif faisant l'économie des mots.

Tout autour des paravents, sur les cimaises latérales qui les entourent, se dressent les expérimentations poétiques de Patrizia Vicinelli, artiste italienne aujourd'hui décédée (1943-1991) qui faisait partie du Gruppo' 63. Ce collectif, qui comptait des personnalités telles que Umberto Eco et Edoardo Sanguinetti, s'inscrit dans le prolongement du courant lettriste qui s'est formé à la Libération avec Isidore Isou, qui se proposait de revenir à l'unité minimale (la lettre) en vue de déconstruire le langage. De Patrizia Vicinelli, trois œuvres sont exposées à Delme. Il y a tout d'abord des fragments de ses poèmes, où abondent des « fautes » d'orthographe volontaires en langue française ; ainsi lit-on, par exemple, « pour une convention... graphique (à la page douce) ». Ailleurs, dans la même page, on découvre cette définition énigmatique du cheval, trou d'espace blanc lacunaire : « boit pour/tant ANIMAL a/ l in A / il est na/geur pro/créa à, pro/fit ils m/argent ». Le texte, dont certains passages sont mis en forme graphiquement, devient un objet plastique à part entière, à contempler autant qu'à déchiffrer. Il est dédié au poète Emilio Villa (1914-2003), précurseur du Gruppo' 63, qui se plaisait à combiner au sein de ses poèmes une forme moderne à la connaissance des langues anciennes (grec, hébreu, sumérien...). Chez Vicinelli, les lettres dansent sur la page, s'émancipent de l'intelligibilité de la phrase et de la convention de la ligne. Planent, sur ces fragments, l'esprit et le plaisir du jeu formaliste, qui rappelle les calligrammes d'Apollinaire aussi bien que les expérimentations révolutionnaires

des constructivistes soviétiques (Khlebnikov). Un trait perceptible également à travers les jeux de mots auxquels s'adonne Patrizia Vicinelli à partir de son prénom et d'autres. Ainsi lit-on par exemple à propos de Giorgio : « oro io giri rio grigio rogo l'orio rigo », puis cette suite de mots inspirés du prénom de la poétesse : « patria ripa atri pira prati aria arpa riti arti ». Plus avant, toutes les pages d'un ouvrage sont déployées pour montrer l'étendue de la créativité éditoriale de Patrizia Vicinelli, où des images et des mots lacérés se juxtaposent. Composé de collages issus de magazines, de boîtes de médicament et d'encarts publicitaires, le livre fait l'éloge du fragment et du plurilinguisme ; il a été réalisé lorsque Patrizia Vicinelli était en exil à Tanger (Maroc), à la fin des années 1960 ; il s'intitule *Apotheosys of Schizoid Woman* (1969-1970). Un aspect hétérogène que l'on retrouve par ailleurs dans la vidéo *Viaggio con Patrizia* (2000), réalisé à l'initiative de son amant, Alberto Grifi.

Ailleurs, le public aperçoit de beaux tableaux coloristes, qui comprennent en leur milieu des fragments de silhouettes humaines ou décrits. Une illusion optique et malicieuse signée Costanza Candeloro, puisqu'il s'agit en réalité de vêtements imprimés dont l'artiste a soigneusement occulté le col et les manches en vue de l'exposer à la façon d'un tableau. Issus de la série *Tout le temps de vie est temps de travail* (2025), les sept t-shirts de Costanza Candeloro font subtilement retour vers des ouvrages abordant des organisations féministes de Bologne : la coopérative Aemilia Ars fondée en 1889 et la revue *Le Operaie della Casa*, éditée en 1975. Certaines toiles mentionnent les tâches domestiques et le volume horaire que celles-ci représentent. À l'étage supérieur, deux installations cohabitent, toujours sur un mode fragmentaire. Hussein Nouredine s'inspire des décors ornés d'artefacts archéologiques où se produisaient au Liban des chanteuses et des poètes dans les années 1970. La seconde installation, de Marianne Mispelaëre est entièrement sonore ; se croisent alors, à distance, les récits biographiques d'un Alsacien et d'une femme amérindienne originaire du Dakota. Deux récits de vie amputés, marqués par la perte d'une langue, que le spectateur peut entendre en tendant l'oreille au mur. ●

Äppel mat Bieren

IIII Jeff Schinker

Un retour sur neuf courts et deux longs-métrages luxembourgeois du 16^e LuxFilmFest

Ça commence avec une jeune fille en fugue après un vol à la dérobée, qui craint l'arrivée des flics et les conséquences y afférentes, et ça se termine avec des abrutis dangereux qui, le coffre plein de bidons d'essence, ont prévu d'incendier un foyer pour réfugiés. Ça commence avec une génération désorientée, dans *OP Fugue*, un court signé Julie Schröll, Moritz Schönecker et Ian De Toffoli, né dans le cadre de groupes de travail avec des jeunes et qui y ont versé leurs vécus propres, qui incarnent une version fictionnalisée d'eux-mêmes, écorchant la langue comme ils s'écorchent eux-mêmes à coups de lampées de vodka bues au goulot pour s'anesthésier des blessures que leur inflige un monde de jour en jour plus dur, impitoyable, la caméra embrassant formellement le côté foutraque, désordonné de ces vies en germe, comme du Sean Baker et du Safdie en plus cru et moins maîtrisé. Et ça finit sur une autre génération, celle souvent accusée de tous les maux et dont on suit ici la pire engeance : dans *Grillfest* de Hubrecht L. Brand et Sirvan Marogy, deux boomers néonazis planifient un barbecue à leur façon, qui rappellent ces duos d'imbéciles qui ont fait l'apanage de certaines comédies hollywoodiennes avant de trouver leur apogée dans *Mandibules* de Quentin Dupieux, véritable hymne à l'amitié tout autant qu'un éloge de la stupidité. Ici, au contraire, le film nous console des ravages de l'extrême droite en nous montrant que ces gens-là finiront par s'incendier eux-mêmes à la mèche de leur propre haine. Mais s'il est réjouissant de voir flamber les néonazis d'aujourd'hui comme jadis les nazis dans *Inglorious Basterds*, les ridiculiser autant risque d'atténuer le péril bien réel qu'ils représentent. Ce que le film, drôle mais un peu anecdotique, rappelle quand, dans sa chute précipitée, l'on se rend compte que ce sont les forces de l'ordre qui constituent le danger véritable : quand l'idéologie xénophobe pénètre l'appareil étatique, qu'on l'arme et qu'on l'entraîne à tuer, les néonazis d'antan apparaissent soudain comme de parfaits hommes de paille, et qui, en toute logique, brûlent comme des fétus.

Entre la parfaite parenthèse dramaturgique constituée par ces deux courts-métrages, la soirée des shorts made in /with Luxembourg a laissé beaucoup de place au méta-cinéma, comme si les jeunes réalisateurs, face à un monde en crise, se refermaient sur leur propre milieu, trouvant dans ses pratiques et dérivés des images de ce qui cloche à l'extérieur : dans *The Last Audition*, de Michael Wang, la réalité cruelle des castings de comédiennes est exposée, avec une petite pique envers les quotas à respecter pour les coproductions luxembourgeoises, qui font qu'on y voit souvent des comédiens luxembourgeois servir de silhouettes surpayées plus qu'à autre chose. Si l'intention est louable, l'écriture de ce court, filmé comme un néonoir, n'évite pas le pathos. *Pinky Promise* de Tessy Troes déroule une amitié féminine sur fond d'hommage intertextuel

à Thierry van Werveke, reprenant un thème cher au sociologue Erving Goffmann, selon qui nous jouons tous des rôles dans nos vies, constat qui a empiré depuis l'incessante mise en scène d'un soi fictionnalisé sur les réseaux sociaux. Là encore, le message est véhiculé de manière un peu redondante, et les dialogues manquent parfois de naturel. Plus intéressant, *Backstage* d'Emile V. Schlessler met en scène une metteuse en scène harcelant son jeune comédien comme pour montrer que les histoires d'abus et de manipulation sont moins liées à une toxicité qui serait inhérente à un genre qu'au fait que dans un système patriarcal, ce sont le plus souvent les hommes qui se retrouvent au pouvoir et que le pouvoir ne sait que corrompre – une idée que l'écrivaine Naomi Alderman a explorée de manière plus subtile dans *The Power*.

Si la soirée Shorts made in/with Luxembourg a toujours été un laboratoire d'expériences pour les jeunes réalisateurs du pays, force est de constater que ce cru 2026 dépeint une phase un peu creuse de ladite création filmique du pays, avec des courts qui donnent souvent l'impression de se chercher, des formes parfois inabouties (l'allégorique *Trame cachée* de Sophia Kolokouri), que le côté expérimental voue plutôt à un avenir dans des expos d'art contemporain (*Dos Tierras* de Sébastien Thill, à la photographie très réussie). Ainsi, si le travail formel d'un Ganaël Dumreicher est impressionnant, et si son commentaire sur la manière qu'a l'artiste de phagocyter le monde et de se laisser pénétrer par lui en lui en retour, on eût aimé qu'*Osmosis* aille plus loin dans la narration, son univers figurant parmi les plus intéressants de la sélection – à condition de supporter l'exploration des paysages de chair à l'intérieur du corps humain, qui rappellent *De Humani Corporis Fabrica*. Le plus touchant demeurant *Apartamentul 06* de Rari Matei, où l'on voit Rux retourner en Roumanie pour le mariage de sa sœur et y affronter la violence et les désirs refoulés que suscite sa transition de genre, comme un condensé filmique de ce qu'évoque un Édouard Louis sur le retour au pays dans une famille dont on ne s'est pas que géographiquement éloigné.

Les longs-métrages de Lukas Grevis et Nora Wagner

C'est l'histoire d'une rivalité entre deux sœurs inégales – elle, Joan (Alyne Fernandes), ne pense qu'à croquer la vie comme une pomme de cet arbre que ses parents ont planté à sa naissance, pommier dans l'ombre duquel croît mal et peu le poirier, qui symbolise la cadette, Sofia (Margarida Domingos), bouquineuse, timide et mélancolique quand l'autre enchaîne les conquêtes, qui n'est pas seulement volage et indigne de confiance, mais qui paraît fière de l'être. On dit bien, en luxembourgeois,

qu'on ne devrait pas comparer *Äppel mat Bieren*. Pourtant, c'est d'être sempiternellement jugée à l'aune de sa sœur aînée que souffre Sofia. Quand un jour, après les examens du bac, les deux sœurs se disputent et que Joan, fâchée, veut faire le plein éthylique à la station d'essence la plus proche et meurt dans un accident de voiture, Sofia entame un road-trip sur les traces de sa sœur, qui sera aussi un voyage jusqu'au bout de la nuit du deuil, où pointe la réconciliation avec soi-même. Si le deuxième long-métrage de Lukas Grevis est ambitieux, ce dont témoigne la construction temporelle non-linéaire de l'histoire qui, liant un va-et-vient entre analepses et prolepses à l'hypotexte d'un conte théâtral en un puzzle qu'il incombe au spectateur de reconstituer, c'est cette même ambition qui le rend assez bancal. Entre des personnages de parents qui ne sont ni écrits ni à écrire et que ni Luc Schiltz ni Sascha Ley ne parviennent à sauver, des scènes de beuverie sans fin à travers la vie nocturne autrichienne qui tirent inutilement en longueur un film déjà assez long, un sujet tragique qui n'est pas traité avec le soin nécessaire et la volonté de faire entrer dans le film toute la diversité culturelle du pays – si l'apparition de DasRADIAL est sémantiquement justifiée, on a du mal à comprendre le rôle intertextuel de *Parfois la nuit se tait* d'Antoine Pothu –, *Apples & Pears* étouffe parfois sous son ambition. C'est d'autant plus dommage que cela aurait pu être un film touchant sur la fin de l'adolescence et la dure entrée dans ce qu'on appelle la vraie vie et qui, souvent, nous fait perdre cette insouciance que Grevis parvient parfois à filmer avec sensibilité.

Getting There commence, lui aussi, comme un conte : un jour, l'artiste Nora Wagner se promène dans une forêt et entonne une mélodie qui ne manquera pas d'attirer l'attention d'une biche, qui la suivra pour la durée d'un chant prenant dès lors des proportions cathartiques d'une guérison possible – si le chant devient une manière de s'excuser de tout le mal qu'inflige l'humanité à la forêt et à ses habitants, il permet aussi d'expié tout le cumul de noirceur d'une existence humaine au 21^e siècle. Du coup, c'est dans la forêt qu'elle va rester pour quelque quatre mois, vivant de peu, adoptant un mode de vie aussi écologique que possible, réduisant au maximum son empreinte écologique, allant à rebrousse-poil d'un pays où le fameux *overshoot day* sera bientôt atteint quelques minutes après que les feux d'artifice du Nouvel An se seront éteints. Poussant une charrette déguisée en dragon comme Œdipe roulait sa bosse, rappelant le père et son chariot dans *The Road* de Cormac McCarthy, l'artiste va de rencontre en rencontre dans une des toutes dernières enclaves utopiques, parlant à des gens qui ont choisi de vivre exclusivement de ce qu'ils cultivent dans leur jardin, créant une sororité d'écorchées vives qui exorcisent tout le mal que leur ont infligé des partenaires toxiques dans une mimésis d'un activisme à la Pussy Riot. Tantôt elle décorative ce qu'avaient d'homophobes certaines légendes, quand un homme lui raconte qu'enfant, il craignait d'aller en forêt, dans les souterrains de laquelle on lui disait que vivaient les gays, des créatures qui enlèveraient les enfants, dans un de ces nivellements terribles de l'homosexualité et de la pédophilie tels que la législation de certains pays le propagent aujourd'hui encore, tantôt elle rencontre des migrants qui cherchent un refuge face à la violence des hommes, comme cet Afghan qui raconte la mort de son frère et de ses enfants par les Talibans d'une voix fataliste. Si la forme un peu désordonnée de cette odyssée improvisée et le caractère volontairement DIY, donc esthétiquement parfois peu soigné, pourront en gêner d'aucuns, cet ovni filmique assume sa poésie déambulatoire dans une forme écologiquement radicale. ●



Still aus
Apples & Pears

„Ech sinn d’Rhum ni lassginn“

IIII Anina Valle Thiele

Mit *Success Story* bricht die Compagnie du Grand Boube Stereotype über Heimkinder auf. Ein beklemmendes, mitunter komisches Stück über ein dunkles Kapitel Luxemburger Geschichte



Germain Wagner, Renelde Pierlot, Alain Schumann und Franz Leander Klee

Eng vun hinnen huet enges Moies virun der Klass gesot: „Ech hu mat der Oberin geschwat. Si huet gesot, alleguerten déi vun der Rhum, déi sech net schécken oder domm a frech sinn – fort mam Knascht!“, erzählt Martine in *Success Story* ungeschönt. Einige der Erzieherinnen hätten die Heimkinder, die gar keine Eltern hatten, bewusst gedemütigt: „Du kanns näischt, du bass näischt!“

Das Dokumentartheaterstück mit den vier Darsteller/innen der Compagnie du Grand Boube, Franz Leander Klee, Renelde Pierlot, Alain Schumann, Germain Wagner, ist keine leichte Kost. Beim Zuhören der Stimmen überkommt einen als Zuschauerin Wut und (Fremd-)Scham angesichts der psychischen Demütigungen; doch zum Glück ist es nicht durchgehend bedrückend, zwischendrin kann man auch herzhaft lachen. Musikalisch wird das Stück mitunter durch *All the world is green* von Tom Waits oder Frank Sinatras Song *My way* aufgelockert. Aufhorchen lässt einen die Stimme von Alain Schumann.

Francis Schmit, der noch bis vor drei Jahren am Escher Theater aktiv war, hat mit rund einem Dutzend Personen gesprochen, die ab den späten 1950er Jahren bis heute in dem Kinderheim gelebt haben. Ihre Berichte haben die Künstler/innen aufgearbeitet und mimen diese unterschiedlichen und damit durchaus differenzierten Stimmen der

Zeug/innen reflektiert. Stereotype, wieso junge Menschen in einem Foyer leben, werden hier durchbrochen; dennoch wird deutlich, dass eine Kindheit oder Jugend im Kinderheim, vor allem in der berühmt-berüchtigten Struktur „Op der Rhum“, ein gesellschaftliches Stigma war.

Stigma „Rhum“

Einige der Heimbewohner/Innen haben diese Kindheit gut bewältigt und schaffen es, rückblickend sogar schöne Seiten zu sehen, wie Alexandra (Renelde Pierlot), die einfach froh ist, nie allein gewesen zu sein. Doch werden auch die Kehrseiten beleuchtet: Einige der ehemaligen Heimkinder können bis heute nicht ohne Lärm einschlafen. Für viele war die Herkunft mit Scham behaftet. Einige entwickelten gar Routine darin, zu verschleiern, wo sie aufwuchsen: „Du konns ni vun denger Kandheet erzielen, wells de jo net wouss, wéi déi ander géife reagéieren, wanns du géifs soen, datt s de vun der Rhum kënns.“

Ein Mädchen, Martine, deren Vater jemanden erstochen hatte, haftete schon von Beginn der schlechte Ruf an: „Mat hinnen hei si mär seier fäerdeg, well hire Papp sëtzt am Prisong.“ Arlette erzählt dagegen, dass ihre Vergangenheit stets als Vorwand diente, um ihre Meinung nicht

ernst nehmen zu müssen. Sophie berichtet, dass ein Scout sie beim Lagerfeuer einmal bedauernd fragte, was sie Schlimmes getan hätte, um im „Foyer“ gelandet zu sein.

Blick hinter die Fassade

Die kleine Bühne des Escher Theaters Ariston wird so zu einem offenen Raum für die verschiedenen (Lebens-)Geschichten, die zu einem Kaleidoskop verschmelzen. Ein paar Requisiten (Peggy Wurth) reichen aus, damit die Bühne zum Heim wird. Dominiert wird sie von einer Kleiderstange, an der sich die Darsteller/innen ab und zu bedienen, um die Kleidung zu wechseln.

Irgendwann tragen sie alle hässliche, kackbraune Strickpullover – Einheitslook. Denn auch optisch soll man die Kinder von der Rhum schon von Weitem erkannt haben. Als dortiges Heimkind war man zudem abgestempelt: „D’Rhum war e ganz béise Numm.“ „E Rhummer, dee bréngt et net.“

In der Inszenierung von Carole Lorang, basierend auf der dramaturgischen Fassung von Mani Muller, kommen Stimmen auf Luxemburgisch, Französisch und Deutsch zu Wort, was der luxemburgischen Vielfalt trotzdem nicht gerecht wird. Wirklich „inklusiv“ wäre, wenn auf der Bühne auch Portugiesisch gesprochen würde und es eine Audiodeskription gebe.

Es sind bestürzend-traurige Anekdoten, aber auch witzige Momente, von denen die vier Darsteller/innen erzählen ... So sind etwa auch Stimmen ehemaliger Heimbewohner/innen zu hören, die heute dankbar sind, in einer Heimstruktur aufgewachsen zu sein, wie die von Jo (Germain Wagner): „Wann ech elo esou zrëckdenken, sinn ech frou, datt de Staat agegraff huet.“ Irgendwann habe er damit angefangen, systematisch zu klauen. Er beherrsche heute die luxemburgische Sprache, die er wohl nie richtig gelernt hätte, wenn er zuhause aufgewachsen wäre: „Ech sinn dankbar. – Dankbar, datt ech am Heem meng Kummer hat. An datt si ëmmer en Ouer fir mech haten“, sagt Jo. Grotesk-komisch, wenn der große Deut-

sche (Franz Leander Klee) nachahmt, wie er und die anderen als Kinder einst durch die Stadt marschieren mussten: „Ech weess nach, datt mer a Rei a Glidd durch d’Stad marschéiert sinn.“

In den Jugendknast gesteckt

Unglaublich schließlich die Geschichte eines äthiopischen Mädchens (Belen), die im Alter von 13 Jahren allein nach Luxemburg kam. Weil keiner wusste, wo man sie unterbringen sollte, wurde sie kurzerhand drei Monate lang in die Jugendhaftanstalt in Schrassig gesteckt. Was sie rückblickend am meisten bedrückt habe, sei das Warten gewesen: „J’ai dû attendre plus de dix ans avant d’avoir des papiers en règle.“

„Erfolg“ ist in den individuellen Lebensgeschichten relativ. Natürlich kann der Titel auch mit einem Augenzwinkern verstanden werden: „Meng Success Story ass, dass ech trotz all mengem Misär am Liewen weiderkomm sinn“, erfährt man schon zu Beginn. Dagegen sind es keine großen Ansprüche, die gen Ende formuliert werden: „Nicht so zu werden wie die eigene Mutter“; „auf eigenen Beinen zu stehen“, eine Lehre in einer Metzgerei zu absolvieren oder auf den Azoren im Tourismusbereich zu arbeiten.

Kein Betroffenheitstheater

In einigen Fällen blicken die Heimbewohner/innen gar erhobenen Hauptes in die Zukunft, so wie Manon (Germain Wagner): „Ech si matt 18 Joer op d’Jugendgericht gaangen, fir mech emanzipéieren ze loosson. Den deemolegen Direkter vun der Rhum war och dabäi, a nodeems et geklappt hat, sot hien: ‚Manon, maach der keng Suergen wéinst de Käscht vum der Prozedur. Ech iwuerhuelen déi.‘ Nee. Dat ass léif, ma nee: Meng Fräiheet bezuelen ech mer selwer!“, entgegnete sie ihm.

Success Story ist ein Projekt über Ausgrenzung und Vorurteile – unbequem insofern, als dass die Inszenierung den Luxemburger/innen den Spiegel vorhält und man wie durch eine Lupe sieht, wie Vorurteile Zeit eines Lebens an Menschen kleben bleiben. Dass das Stück an keiner Stelle in Betroffenheitstheater abgleitet, sondern die eigene Wahrnehmung schärft, ist vielleicht der größte Verdienst dieses eindrucksvollen Abends. ●

Success Story; Konzept: La Compagnie du Grand Boube; Inszenierung: Carole Lorang; Adaptation & Dramaturgie: Mani Muller; Gespräche & Transkription: Francis Schmit; Bühnenbild & Kostüme: Peggy Wurth; Musik: Alain Schumann; Mit: Franz Leander Klee, Renelde Pierlot, Alain Schumann, Germain Wagner. Dauer: 80 Minuten. Keine weiteren Vorstellungen.



T A B L O

LAND ART



Texas, US

Die Kunstseite des *Land* stammt diese Woche vom Fotografen und Regisseur Pasha Rafiy. Das Foto entstand während einer Reise durch Texas im Winter 2022, kurz nach einem Besuch in der Rothko-Kapelle nebenan. Der Fotograf setzt sich kontinuierlich mit den politischen Umbrüchen in den USA auseinander, vor allem in New York, Kalifornien und Texas. In seiner Arbeit möchte er „urbanen als auch ländlichen Raum als Reflektion von sozialen Umständen spiegeln“. Dabei nimmt er Kontrollmechanismen und Glaubenssysteme ins Auge, insbesondere durch Details,

die sonst unbeachtet bleiben würden. 1980 in Teheran geboren, lebt Pasha Rafiy heute in Frankfurt am Main und in Wien. 2016 begleitete er den damaligen Außenminister Jean Asselborn auf seinen Auslandsreisen. Neben dem Dokumentarfilm *Foreign Affairs* erschien auch ein Fotoband. In den letzten Jahren war sein Werk im Mudam und in der Kunschthal Esch zu sehen. SP

JUSTIZ

Hohe Strafe

Im zweiten Prozess gegen Enrico Lunghi und seine Ehefrau Catherine Gaeng

fiel diese Woche das Urteil in erster Instanz: 8 000 Euro Geldstrafe für Enrico Lunghi und 5 000 Euro sowie zwölf Monate Haft auf Bewährung für Catherine Gaeng; dazu kommen weitere Schadensersatzzahlungen. Im Prozess ging es dabei nicht um die RTL-Lunghi-Affäre, sondern um die Vorwürfe der Staatsanwaltschaft gegenüber des Ehepaares, sie hätten das Untersuchungsgeheimnis während des RTL-Prozesses nicht respektiert. 2021 erschien Catherine Gaengs Buch *Donc, nous avons menti au public*, in dem sie über den Prozess berichtete und Akten zitiert, die zu diesem

Zeitpunkt geheim gewesen seien. Im Zuge dessen wurde sie wegen Hehlerei angeklagt. Enrico Lunghi habe diese Akten „zum Klassieren“ an seine Frau weitergegeben, sagt er. Er habe außerdem nicht gewusst, dass sie ein Buch schreiben würde. Für ihn lautet die Anklage „Verletzung des Untersuchungsgeheimnis“. Die Anwältin des Ehepaares argumentierte, die beiden seien Privatpersonen und aus diesem Grund nicht an das Untersuchungsgeheimnis gebunden. Die Strafe fällt sehr hoch aus und wird fast gänzlich den Ansprüchen der Staatsanwaltschaft gerecht: Diese hatte eine Geldstrafe von 10 000 Euro



für Enrico Lunghi und zwölf Monate Haft auf Bewährung sowie eine Geldstrafe von 5 000 Euro für Gaeng gefordert. Sowohl Enrico Lunghi als auch Catherine Gaeng werden in Berufung gehen, berichtete das Tageblatt gestern (Foto: sb). SP



L'agir communicationnel dans l'espace public

IIII Karolina Markiewicz

Hommage à Jürgen Habermas (1929-2026)

Une machine qui travaille, mais pour qui ? Nos dirigeants esquivent une question avec un entrain remarquable : à qui profite la révolution de l'intelligence artificielle ? On nous annonce que des millions de métiers vont disparaître : caissiers, juristes, comptables, journalistes, remplacés par des systèmes accomplissant en quelques secondes ce qu'un humain fait en une journée. Le discours dominant présente cela comme une nécessité, presque une loi naturelle. Mais le calcul recèle une contradiction que personne n'ose nommer : nos économies reposent sur un double pilier, la croissance par la production et la consommation de masse. Or la consommation suppose des consommateurs, qui supposent des revenus, lesquels proviennent en grande majorité du travail humain. Supprimer ce travail à grande échelle tout en maintenant un système fondé sur la consommation, c'est scier la branche sur laquelle tout l'édifice est assis. La fiscalité illustre ce vertige, en substituant des algorithmes à des salariés, les entreprises cessent de payer des cotisations sociales et des impôts sur les salaires, l'assiette fiscale s'effondre, et, avec elle, les services publics, les retraites et les soins. L'idée d'une « taxe robot » reste marginale, repoussée par les lobbies qui ont fait de la dérégulation un dogme. Et ce n'est que la partie économique du problème. Ce qui manque, précisément, c'est ce que Jürgen Habermas appelait de ses vœux depuis soixante ans : un espace de délibération publique où la société décide collectivement des conditions d'une transition juste. La révolution de l'IA n'est pas un phénomène naturel. C'est un choix politique. Et tant qu'il ne sera pas traité comme tel, il restera ce qu'il est : une stratégie économique déguisée en destin.

Jürgen Habermas, né le 18 juin 1929 à Düsseldorf, est mort le 14 mars 2026, à 96 ans, à Starnberg. Il a été l'une des dernières grandes voix philosophiques de l'après-guerre, celle de l'École de Francfort, un homme qui avait fait de la parole exigeante et délibérative le fondement de toute vie politique légitime. En ce temps où les gouvernants administrent des intérêts plutôt qu'ils ne soumettent des idées au jugement commun, relire Jürgen Habermas n'est pas seulement un devoir de mémoire. C'est une nécessité.

Il y a dans sa biographie une coïncidence troublante : le penseur qui consacra sa vie à la communication comme fondement de la raison était né avec une malformation du palais. Affligé d'une fente palatine, opéré à deux reprises, il conserva un handicap d'élocution qui le conduisit à des moqueries par ses camarades à l'école. De là est née l'intuition fondatrice de toute son œuvre : la nature profondément sociale de la vie humaine à travers la communication. Celui qu'on excluait de la conversation allait théoriser les conditions d'une conversation universelle.

À 24 ans, il fit une entrée très remarquée sur la scène philosophique, en publiant un article contre Martin Heidegger dans le journal *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Il ne pouvait pardonner à Martin Heidegger non pas tant son passé nazi que son incapacité à s'en expliquer. Ce geste inaugural, à savoir « penser avec Heidegger contre Heidegger », selon son biographe Stefan Müller-Doohm, dit tout de la méthode Habermas. Il ne prônait ni le rejet en bloc, ni la révérence servile, mais un examen critique, avec un dialogue tendu, raison contre raison instrumentale. Cette confrontation avait aussi une dimension profondément intime car elle remplaçait peut-être

celle qu'il n'eut jamais avec son propre père, qui s'était engagé volontairement à 48 ans dans la Wehrmacht. Jürgen Habermas portait cette profonde blessure, celle d'être né dans une Allemagne criminelle, d'avoir été brièvement incorporé aux Jeunesses hitlériennes, sans le choix, et de voir cette réalité niée par tous les siens. C'est de cette rupture qu'est né toute sa philosophie qui pense la construction d'une démocratie sur des ruines. Comment légitimer l'autorité politique sans recourir au mythe ou à la violence.

Ainsi il a pensé et formulé « l'agir communicationnel contre le colonialisme économique ». La réponse de Jürgen Habermas, élaborée sur six longues décennies, tient en une proposition centrale et subversive, celle que la légitimité politique ne peut venir ni de la tradition, ni de la force, ni de quelques experts technocratiques, elle ne peut émaner que de la discussion publique entre citoyens libres et complètement égaux. Le philosophe et sociologue distingue à cet effet l'agir stratégique, par lequel on cherche à influencer autrui, et l'agir communicationnel, par lequel on cherche à s'entendre avec l'autre pour agir ensemble. Ce qu'il diagnostiquait dès les années 1980, à savoir la colonisation du monde vécu par les systèmes de l'argent et du pouvoir, est aujourd'hui devenu la norme. Les débats sur la retraite, l'énergie, la dette publique se tiennent-ils encore dans l'espace d'une délibération ouverte ? Ou sont-ils décidés dans des cabinets de conseil et des salles de marché, avant d'être présentés aux parlements comme des nécessités techniques ? Aristote distinguait la *praxis* de la *poiésis* : « La vie est action et non pas production » (Politique, I, 4). La vie politique appartient à l'ordre de l'action qui a sa fin en elle-même, la délibération, la décision commune, et non à l'ordre de la production qui calcule des résultats extérieurs. Réduire la politique à la gestion économique, c'est dissoudre

Jürgen Habermas en 1969, lors d'un séminaire au département de philosophie de l'université de Francfort



Max Scheler Estate/Focus/Cosmos

La légitimité politique ne peut émaner que de la discussion publique entre citoyens libres et complètement égaux

la *praxis* dans la *poiésis* : transformer des citoyens délibérants en comptables de flux.

Hartmut Rosa, philosophe et sociologue né en 1965, professeur à Léna, prolonge directement ce diagnostic. Sa théorie de l'accélération sociale montre comment la course contre le temps structure nos institutions et menace les équilibres humains : « Nous dansons de plus en plus vite, simplement pour rester en place. » Là, où Habermas misait sur les procédures délibératives pour résister à la colonisation du monde vécu, Hartmut Rosa propose la résonance, une relation au monde dans laquelle le sujet et la réalité se touchent et se transforment mutuellement, à rebours d'une modernité qui optimise tout sans rien habiter. Une société résonante serait une société où les institutions permettent aux individus d'être présents au monde, affectés et transformés par lui, plutôt que de le traverser à toute vitesse.

En France, Dominique Méda, philosophe, sociologue, professeure à Paris-Dauphine, incarne

l'héritage habermassien appliqué à la question du travail. La lecture d'Habermas fut décisive dans sa formation, il l'avait profondément convaincue qu'il fallait réduire la place occupée par le travail pour libérer un espace de délibération, où la politique, dans un sens athénien, pourrait reprendre sa place. Son œuvre démontre que le travail n'est pas une donnée anthropologique immuable, mais un construit historique récent, tiraillé depuis le XVIII^e siècle entre logique marchande et l'idéal de liberté créatrice. Elle plaide pour partager le travail afin de libérer du temps citoyen et écologique, une articulation directement habermassienne entre monde vécu, délibération et émancipation.

« S'il me reste une trace d'utopie », écrivait Jürgen Habermas, « elle réside dans la conviction que la démocratie et le débat public, dans ses formes optimales, a la capacité de trancher le nœud gordien de problèmes sinon insolubles. » Cette phrase pourrait paraître naïve à l'ère des algorithmes et des démocraties illibérales. Elle est au contraire d'une exigence radicale. Jürgen Habermas ne prétendait pas que la démocratie délibérative existât à l'état pur, il affirmait qu'elle constituait un idéal régulateur sans lequel toute prétention à la légitimité politique était tout juste frauduleuse. Un gouvernement qui décide en comité d'experts et présente ses choix comme des fatalités n'exerce pas la *praxis* politique, il produit des résultats comme on produit des marchandises. La philosophie de Jürgen Habermas semble en ce sens nous laisser une tâche à accomplir, un challenge même, celui de reconstruire des espaces de délibération dans un monde qui les détruit méthodiquement. Cette tâche concerne chaque citoyen qui refuse que sa vie ne soit réduite qu'à une suite de productions et voudrait qu'elle soit encore, au sens aristotélicien, une suite d'actions, une vie dont il est, avec les autres, l'auteur. ●



400 000 Tonnen werden jährlich hierzulande abgemolken

Sven Becker

Massenware Milch

IIII Stéphanie Majerus

Sie zeigt sich nur dann, wenn Leben geboren wurde: Milch. In Luxemburg zeigt sie sich ziemlich konsequent, ganze 400 000 Tonnen werden jährlich hierzulande abgemolken. Kuhmilch wird von den beiden Hauptmolkereien Luxlait und Biog verarbeitet, dabei wird ein Großteil als Rohmilch oder leicht verarbeitete Milch (konzentrierte Milch, entrahmte Milch, Rahm) exportiert. Neben Joghurt, Quark und Eggnog im Winter hat sich in Luxemburg keine besondere Käseproduktion herausgeschält – bis auf vielleicht den *Kachkéis*. Nur die Luxlait-Butter konnte sich über die Landesgrenzen hinaus einen Namen machen.

1932 legte die Vorgängerin der Luxlait zur Qualitätssicherung ein Rezept für die Butter der „Marque nationale“ vor. Immerhin floss damals ein Großteil der angelieferten Milch in die Butterproduktion. 1938 folgte die offizielle Verpackung – mit ihrer heute noch verwendeten stilisierten Rose. In Anlehnung an Luxemburgs bedeutenden Rosenanbau, und um der Großherzogin Charlotte zu gefallen, die die dornigen Blumen schätzte, wie der Quotidien 2023 schrieb. In professionellen Backstuben und am Hobbyherd wird sie geschätzt; sie zerrinnt nicht so schnell wie andere Buttermarken, das Gebäck erhält eine stabile Struktur. Um eine 500 Gramm Packung Butter herzustellen, bedarf es etwa elf Liter Milch.

Milch stammt in Luxemburg vor allem von der Holstein-Friesian. Mittlerweile ein Inbegriff für die leistungsstarke – und ausgebeutete – Milchkuh. Durch Zucht, Melktechnik und Fütterung wurde ihre sogenannte Milchleistung von jährlich 2 600 Liter pro Kuh im Jahr 1950 auf 9 000 Liter im Jahr 2019 gesteigert. Laut den Luxemburger Jungbauern leben derzeit fast 54 000 Milchkühe in Luxemburg. Alljährlich werden im Herbst bei Convis die besten Holstein-Rinder ausgezeichnet – eine Jurorin kommentiert dann die Eutertextur, die Bewegung, Ausstrahlung, Knochenqualität der Tiere (*d'Land*, 13.12.2024).

Mit wiederkehrender Zuverlässigkeit wird Milch zu einem Politikum. So zuletzt im Rahmen des Mercosur-Abkommens. Landwirtschaftskommissar Christophe Hansen (EVP) versprach – anders als im Fleischsektor – lukrative Aussichten für europäische Milchbauern; insbesondere für Hersteller von Lebensmitteln mit geschütztem Herkunftssiegel. Man stehe geopolitisch „extrem unter Druck“, sagte er in der hiesigen Chamber. Geopolitisch spielt China seinerseits seit Ende 2025 die Milchkarte aus: Als weltweit größter Importeur von Milchprodukten erlegte es der EU Zölle in Höhe von bis zu 11 Prozent auf. Der Milchpreis fällt derweil im Vergleich zum Vorjahr in fast allen EU-Ländern – bis auf Spanien, Malta und Finnland. Der Grund ist eine allgemeine Überproduktion; die chinesischen Zölle kommen da nicht gelegen.

Kulturell und gesundheitstechnisch ist Milch im 21. Jahrhundert zudem kompliziert geworden. Der eine hat eine Milcheiweiß-Allergie, die andere eine Laktoseintoleranz. Der eine schwört auf Rohmilch, die andere auf pflanzliche „Milch“ – und so verfestigt sich der Trend hin zum Hafermilch-Cappuccino. Eine Nische, die die hiesigen Molkereien noch nicht ausfüllen. Der Markt für pflanzliche „Milch“ wird von Alpro (Flandern), Oatly (Schweden) und Alnature (Deutschland) ausgefüllt. ●

land

20.03.2026

DIE KNEIPE

Last Call

Nur noch an diesem Wochenende kann man in Lellingen an der Via Botanica Wildnarzissen bewundern – es sei denn, man begnügt sich



damit, die Blume mit welk herabhängendem Kopf zu betrachten, bevor sie sich wieder in ihr Zwiebelorgan zurückzieht. Der elf Kilometer lange Eislekpad führt an mehreren teppichartig dicht bewachsenen Stellen mit gelben Osterblumen vorbei. In den Lohheckengebieten des Kiischpelt wird sie von den Einheimischen zuweilen auch Lorblume genannt, weil sie im sogenannten Lortal wächst. Seit 1986 steht die mittlerweile in Mitteleuropa nur noch selten anzutreffende Pflanze unter Artenschutz.

Vor oder nach der Wanderung lohnt sich ein Besuch in der „Lellger Stuff“, die von der inzwischen pensionierten Nicole geführt wird. „Ech muss dat hunn, ech hu Leit imens gäer“, sagte sie vergangenen Sonntag dem *Land* – deshalb öffnet sie ihre Wirtsstube morgens gegen 10 Uhr und hält sie bis abends 22 oder 23 Uhr geöffnet „bis kee mi do ass“. Dorfbewohner, Biker und Städter auf Wochenendtrip treffen in der Kneipe ein, über die der *Petit Futé* schreibt, man werde „die Authentizität dieses Ortes zu schätzen wissen, fernab von

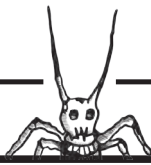
Touristen-Cafés“. In der Kneipe wuselt Nicoles Pudel-Dackel-Mischling Micki durch die Gegend. An der Wand hängt ein Porträt der Wirtin mit Großherzog Henri und Großherzogin Maria-Teresa. „Dat war schéin; hie war frou, hei ze sinn“, kommentiert ein Dorfbewohner.

Früher seien unter anderem „Frauen aus Steinsel mit dem Bus“ angereist, um am Narzissenfest teilzunehmen, beschreibt Nicole den Andrang in den 1970er- und 1980er-Jahren. An jenem Fest wurden

in Lellingen auch die Narzissenkönigin und der Narzissenkönig gewählt. Heute blühen die Frühlingsblumen bereits Wochen vor Ostern; die Erderwärmung verändert ihren Rhythmus. So beschrieb das *Wort* die Blütezeit beispielsweise 1947 erst im Mai. Und zwar recht überschwänglich; sie sei „ein Genuß von ganz besonderer Art: goldgelb leuchtete es und flammte es auf der weiten Fläche, daß sie inmitten dieser Gottesnatur eine wahre Augen- und Herzensweide war“. Eine Nachfolger/in hat Nicole nicht. Ihre Söhne haben

Festanstellungen, und eine Dorfkneipe zu führen, wird zusehends unrentabler. „D'Gesondheet entscheet, wéi lang de Café nach existéiert“, kommentiert sie. Das idyllische, im Lortal gelegene Dorf, wo drei Bäche zusammenkommen, kann nach der Ostersaison wieder Ende Juni besucht werden – dann findet hier alljährlich ein Kunstfestival statt. SM

PRINTED IN LUXEMBOURG



HANNERLAND

Ein Produkt von Richtung22

D’WOURECHT HANNERT DEM LAND

LÉIF LIESENDER,

Déi éischt Krokusse komme raus, d’Vil-lercher zwitscheren, d’Sonn schéngt. Wat gëtt et Besseres? Mir hoffen, Dir hutt Äre Victory Gaart schonn emgegruewen an de Krichsbeil erausgeholl. Et kritt ee richteg Päiperleken an de Bauch, wann een drun denkt, dass den Ajatollah an dausend Stécker duerch d’Loft geflunn ass. Ech sinn nostalgesch no mengem éischte Kuss, deen ech natierlech beim Public Viewing vum Saddam Hussein sengem Ophänke krut – eng orientalesch Knuffefreed breet sech do aus. Dat eenzezt, wat et elo nach besser maache kéint, wier eng Invasioun, fir dass mir derno endlech mol erëm gutt Filmer wéi *American Sniper* ouni déi ganz DEI-Acteure kréie kënnen.

Den neie Luc muss sech nach e bëssen ustrengen, wann e säi laang verluerene grouse Brudder Merz beim Paarungs-danz iwwertreffe well. Leider ass heen domat beschäftegt, Insider-Wëssen ze benotzen, fir gutt Investissementer ze empfelen. Hei beim *Hannerland* hu mir emol e puer Prognose gemaach fir sécherzegoen, dass et sech weinstens finanziell fir eis lount, wa scho keen dëst Joer méi op Dubai goe kann.

1. Atomenergie gesi mir ganz vir mat dobäi, a mir missten och zu Lëtzebuerg endlech eng eegen Anlag kréien. Elo ass de perfekten Zäitpunkt fir sech selbstständig ze maachen. Vlächent kënnen mir jo mat Dual Use Goods och eng eegen Atombomb entwéckelen? De Lëtze Boy! Sorry Yuriko, Atom ass Männersaach.
2. Op zweeter Plaz hu mir Toilettepabeier. Mir wësse jo nach vu KloVid-Zäiten, dass deen a Krisensituatiounen méi wéi Gold wäert ass. An elo wou Pissoire verbuede sinn, zumols.
3. Als Lescht leeë mir Iech un d’Häerz, an d’Monarchie ze investéieren. Eise Willy brauch wierklech ganz vill Hëllef, wann hie sou dichteg wéi anere Länner hir Kinneksfamilie wëll ginn. Mir hunn eis nach vum leschte Mount ze rächen, wou mir rausfonnt haten, dass déi norwegesch Toz eis royal Hochzäit dach net wierklech als langweileg beschriwwen hat. Dot also d’Spendeierbox un!

An dësem Sënn wënsche mir Iech eng profitabel Lektür.
F.P.

FRIEDEN FIR EIS ZÄIT

D’Vëlkerrecht ass relativ. Dat weess och eis Regierung. Et kéint net einfach sou e Land ugegraff ginn, mee den iranische Regime wier awer gutt fort. De Luc Frieden, Weltmeeschter an de schwammegen Aussoen, betount och, dass mir keng franséisch Atomwaffe stationéieren – well de Findel net dofir équipéiert ass. Onkommentéiert léisst de Luc dann, dass d’Spuerkeess, komplett a staatlecher Hand, Konte vum Internationale Strofgeriichtshaff gespaart huet. Mam Haftbefehl géint den Netanjahu huet deen d’Vëlkerrecht dann awer ze vill seriö geholl.

SI MIR WELL SCHOKRICHS-SPARTEI?

Wou d’Iraner de 26. Februar nach a guddem Glawen un d’Diplomatie zu Genève an de Verhandlung souzen, wor een zu Lëtzebuerg schonn e Schrëtt méi wäit. Eis Krichsfeministesche Yuriko Backes hat deen Dag op d’GOVSATCOM-Konferenz op de Kierchberg invitéiert fir ë.a. mat Lockheed Martin, SpaceX an Airbus Defence and Space iwwer Militärsatelliten ze schwätzen. Eisen ieweschten Truppenführer, de Grand-Duc Willy, hat sech d’Éier ginn an d’Virfreed, fir all dat deiert Geschier endlech mol ausprobéieren ze dierfen, wor am Konferenzzentrum spierbar.

Den eemolegen Dräi-Stäre-Generol vun der US-Arméi John Shaw an d’Ellen Lord, eng Ex-Pentagon-Mat-aarbechterin, setzen am Krichsfall net just op Lëtzebuerg, mee sëtzen zanter kuerzem och am SES Verwaltungsrot a wëssen, wéi vill Suen eist Land bereet ass an de Weltraum ze schéisse, fir dem Trump säi fënnf Prozent-Nato-Zil z’erreechen. 501 Milliounen Euro huet d’Chamber am Januar fir den nächste gemeinsame Satellit vu Staat an SES bereitgestallt. De GovSat-2 soll genee wéi de GovSat-1 mat guddem Bléck op den Iran positionéiert ginn. Dat ass net just fir d’Nato, mee och direkt fir d’USA interessant, déi a Konflikter verstärkt kommerziell Satelliten notzt.

Zanter 2023 hält d’US Departement of Defence Kapazitéiten um Lëtzeburger GovSat-1, d’US Space Force notzt d’X-Band Frequenze vun eise Militärsatellit fir d’Kommunikatioun a Koordination vun den Unitéiten. Op enger Pressekonferenz den 2. Mäerz huet den US-Krichsministère déi zentral Roll vun der US Space Force am neie Krich ervirgehuwen. D’Chancë stinn also gutt, dass e Satellit aus Lëtzebuerg bei der Attack op den Iran an op d’Vëlkerrecht eng wichteg Roll gespillt huet. Mir kënnen all houvreg sinn.

UELEG OP DER MUSEL

Kanner sinn net déi eenzeg, déi bei den israel-esch-amerikanesch Ugrëffer op den Iran an op de Libanon zerfatzt ginn. Nee, och dem Portmonni vum gemenge Verbrennerfuere geet et un d’Liewegt. A wee profitéiert? Nee, net just d’Investisseure vum Gilles Roth sengen Defense-Bonds. Den Tanktourismus féllt duerch déi explodéiert Spritpräisser net just d’Staatskeess, mee och d’Täsche vun der Crème de la Crème vun de Grenztankstellebesëtzer. Dës Miseler Uelegschicht, déi warscheinlech nach Eurozechen an d’Ae kréien, wann d’Krichsparteien all bei si kommen, fir hir Panzeren opzetanken, verléiert dobäi eppes aus den Aen: Wéi de Carlo Thelen betount, wäerten d’Energiepräisser d’Inflatioun an domat d’Léin sou wäit erop dreien, dass en eis Wirtschaft wéi eng Atombomb a post-apokalyptesch Verhältnissen bréngt. Ob aner Länner eis aarme Lëtzeburger da wuel wäerten Asyl gewäerden?



HÄR VAKANZ ASS SÉCHER

Wann d’Lëtzeburger Gesellschaft sech Suergen ëm d’Lag dobausse ronderëm d’Welt mécht, an zwar Suergen ëm hier Vakanzen, dann ass et d’Sëmm vum Gilles Feith, déi d’Natioun berouegt. Den Direkter vun der Luxair ass net nëmmen Dauer-Invité bei eise Kollege vum Service Publicitaire op RTL, mee haut och am Hannerland fir ze erklären, wéi d’Ouschtervakanz awer nach ze retten ass.

Mam Zuch? An als Nächstes sollen eis Liesender da mam Vëlo fueren oder wéi?

Ech wollt just soen, dass Dir Problemer awer roueg uschwätzen dierft! Well da kann ech e puer technesch kléngenden englesche Begrëffer benotze fir z’erklären dass sech eis Gäscht keng Suerge maache mussen.

E Retour vun engem Fliger, deen op Malaga fléie sollt, e Sandsturm, deen eng Landung zu Djerba verhënnert, eng Noutlandung weinst engem Sensor zu Nice, Kompressorproblemer bei Niwwel beim Embraer, Demi-Tour vum Fliger op Mailand weinst enger „technescher Warnung“, e Rass an der viischer Scheif...

Eis Gäscht mussen sech keng Suerge maachen, all clear. **Wierklech Suerge maachen d’Gäscht sech awer, dass weinst dem Iran-Krich hier Vakanzen an d’Emirater an d’Waasser falen.** Jo, bei eiser neier Destinatioun Abu Dhabi ginn et grad kleng Irregularities mee awer keng systemesche Malfunction. Soubal do déi lescht mënschlech Iwwerreschter vun der Plage fortgebotzt sinn, kann et lassgoen. An noutfalls fléie mir d’Leit nees op Staatskäschen heem. **Bei den Evakuatiounsflich wor d’Luxair nach virum Militärflioger sur place.**

Dat ass den Dual-Use, vun deem eis Ministesch sou gär schwätzt. Fir eis Gäscht wor et eng onvergesslech Adventure. An fir d’Backes an de Bettel gouf et schéi Fotoe bei der Arrivée vun eise Passagéier heiheem. **Musse mir elo, wann et dorëms geet, enger aggressiver Diktatur d’Stier ze bidden, een Affer bréngen an op eis Ouschtervakanz verzichten?**

Ma nee, grad well d’Emirater eng aggressiv Diktatur sinn, mussen eis Gäscht do op näischt verzichten! **Mir hu net d’Emirater gemengt, mee en anert Regime mat zéngdausenden politesche Gefaangenen a Folter.**

An Ägypte bidde mir grad Hurghada an Marsa Alam un. **Dach net Ägypten, mir schwätze vun engem Land mat engem „Guide vun alle Gleewegen“ un der Spëtzt!**

Ah, de Marokko! Als léiwe Geste un de Regime hu mir do an eiser Reesbrochure souguer d’Kaart vu Groussmarokko ofgebillt, also mam koloniséierte Westsahara included. Fir Ouschteren...

Net de Marokko!

D’USA?

Mir hunn den Iran gemengt!

Ah nee! Am Iran geet et jo och vill ëm Kultur a Geschicht an esou, dat interesséiert eis Clientèle lo éischer männer ewéi d’Plagen.

Wetter:



Liebesbriefe an die Redaktion: hannerland@richtung22.org

Preis: 240 LuF.





FERNWÉIH MAM FERN:



Am Land vun der opgoender Sonn

Op de Spuere vum Jean-Claude Hollerich hunn ech meng Entdeckungsrees duerch Japan gestart. Et gouf excellente Walfësch, deiere Räis a Wasabi sou gëfteg gréng wéi d’Terry Reintke. De Verkéier huet weinst dem beandrockend nidderegen Undeel vun Elektromobilitéit nach en Aroma vun der Fräiheet, an zu Nagasaki hunn ech souguer eng kathoulesch Kierch fanne kënnen. Mee wat mech wierklech fasziniert un dësem Land, ass den onbeschreibliche Succès vun der Sanae Takaichi. D’Premierministesch huet sech no de couragéierten Neiwalen déi absolut Muecht am Land geséchert an sech domat an d’Positioun bruecht, de Pazifismus aus der Verfassung ze sträichen. Dëst Land ass um gudden Wee an eng nei gëllen Ära – hunn ech mir geduecht, wéi ech duerch Hiroshima getréppelt sinn.

Well sech d’Sanae Takaichi kloer un d’Säit vum Taiwan gestallt huet, klammen hei d’Tensiounen mat China. Dat bréngt eng angeneem Spannung an de monotonen Alldag vun de Leit hei. Joerzéngtelaang wore si praktesch ofgeschnidde vun all militäreschem Konflikt. Israel an d’USA bombardéieren alt nees den Iran, an ech fannen hei kaum e Mënsch, deem ech meng déifgräifend geopolitesch Analysen duerleeë kéint. Ech erklären de Leit am Detail awéifren sech elo den Opportunismus vun deene weist, déi bei der russescher Interventioun an der Ukrain un d’Vëlkerrecht appelléiert hunn. Mee ech stousse op keen Interessi. Hei sinn se éischter beonrouegt, well d’USA weinst hirem neie Krich Truppen aus dem Korea ofzéien: Wäert Nordkorea elo ufänke mat wibbelen? Et läit een Hauch vu kalem Krich an der Loft, an ech gi ganz nostalgesch.

Sollt ech net einfach hei bliewen? Ech hu mech also bei der

japanescher Regierung als Agent ugebueden. Beim Opnamexame konnt ech d’Leit vu menge groussen diplomateschen Talenter iwwerzeegen, andeems ech hinne meng Twitter-Videoe gewisen hunn. Ech gouf dunn héiflech drop opmierksam gemaach, dass ech weinst dem neie Gesetz vun der „Gesellschaft vu gutt-geuerdenter an harmoniéiser Koexistenz“ dat hei grad frësch duerch d’Parlament gaangen ass, elo als Auslänner dat 30-facht fir e Visa ze bezuelen hätt. Iwwerhaupt ass d’Liewen hei séier méi deier ginn, anscheinend gi 70 Prozent vum Ueleg, dee Japan importéiert, duerch d’Strooss vun Hormus transportéiert.

Ech hu missen u Sue kommen. Also goug et awer zeréck op Lëtzebuerg, fir um Verwaltungsgericht meng Pensiounsuspréich als Staatsbeamten duerchzesetzen. Hoffentlech gesäit kee vu menge Parteikollege mech während ech am Land sinn. Et well ech mer eppes a puncto Rente-gerechtkeet virzwerfen hätt, ech hat einfach keng Loscht, dass esou een Dan Hardy meng intellektuell Héichgefiller duerch seng Präsenz zerplatze léisst. Ech wollt grad nees an de Lift um Hellegeschplateau, wou mäin Alarm lassgaangen ass. Et wor mäin alt R-354/CZ Funkgerät, dat a menger Wallis gerabbelt huet. En Hëllefseruff, all verfügbar Kräften hätten sech ze mellen, et géif em alles goen. Ech hunn direkt verstane wat um Spill steet.

An Europa hunn ech vill Verbündeter. D’Kollege vum RN oder vun der AfD zum Beispill. Mee Verbündeter mat realer Muecht, Regierungsmuecht, hunn ech net esou vill. Mir dierfen déi Walen net verléieren, Ungarn dierf net falen. Ech hu keng Sekonn gezéckt a mech op de Wee bei den Orban gemaach.

FLEXIBEL FEMINISTINNEN

Den 8. Mäerz war et nees sou wäit: den internationalen Dag vum schwaache Geschlecht. Zu dausenden hu si (an e puer Männer, déi sech wuel verlaf mussen hunn) sech an der Stad versammelt, fir fir d’Ennerdréckung vum Mann op d’Strooss ze goen. D’Hannerland war op der Plaz, fir sech e Bild vun der Lag ze maachen. D’Resultat huet eis iwwerrascht.

Direkt opgefall duerch hir Absence ass d’MEGA-Ministesche Yuriko Backes. Och um Weltfraendag vergësst si net, dass si och nach e vill méi wichtige Ministère besetzt. Den Dag virdrun nach op der Erëffnung vun der Ausstellung „Women in War“, fir do hir Pläng fir méi weiblech Affäre am Krich virzestellen, verbréngt si den 8. Mäerz beim Steve Thull am Dikrecher Militärmuseum. De JIF-Banner „Feminists Against War“ huet d’Madamm Backes da wuel awer ze vill ofgeschreckt, fir sech op der Marche weisen ze loosse.

Oder war si well einfach net wëllkomm? Hirer Versioun vu Feminismus no solle jonk ukrainesch Männer un

d’Front, fir eis europäesch Wäerter ze schützen. Schützenswäert Wäerter wéi zum Beispill, „Jonk ukrainesch Männer mussen un d’Front, fir eis europäesch Wäerter ze schützen.“ Mir beim Hannerland fillen eis an eise Virurteeler bestätegt: Feministinne wëllen all d’Männer erschéisse loosse. Soit, mir mëschen eis weider duerch d’Gewulls.

Mir lafen enger Persoun iwwer de Wee, déi eis aus verschiddene Selfie mat Lëtzeburger Politiker a Kächinne bekannt vir kënnt. Et ass d’US-Ambassadrice Stacey Feinberg. Mir fillen eis direkt e bësse méi wuel, der Madamm Feinberg hir Versioun vu Feminismus ass eng, déi och eis gefält. Als Fangirl vum verurteilte Vergewaltiger Donald Trump ass déi selwer ernannte Feministin eng Expertin a patriarchale Muechtstrukturen, a weess och, dass déi wichteg sinn, fir dass Frae wéi si wëssen, wou hir Plaz ass.

Wou mer aus dësem Block vu Leit raus kommen, gëtt et eis e bëssen Ängscht.

Mir kommen sou lues an de Minoritéitblock, deen d’Jif un de Schluss vun der Manifestatioun geluecht huet. Absichtlech, fir dass de Politikerblock net ze vill a Kontakt mat hinne muss kommen?

Hei begéine mer d’Corinne Cahen, déi eis Ängscht bestätegt. Si mécht e puer Selfien, a geet dann, sichtlech ugëeekelt vun e puer deals net-wäisse Leit, déi fir manner Vëlkmord plädéieren, léiwer heem. Net ouni e puer Wiederer un den Hannerland-Mikro ze verléieren: „Also ech hunn d’Braderie net sou politesch an Erënnerung. Fir hei lautstark no ‚Fridden‘ ze ruffen, dat huet op engem pazifisteschen Event wierklech keng Plaz. Ech fannen dat degelass. Mee ëmmerhi kann ech am gudden Gewësse schlofen, dass déi Leit sech keng Schung bei Chaussures Léon leeschte kënnen.“

Dës dach liicht rassistesche Tendenze ginn da souguer eis ze wäit. Mir decidéieren, eis vun der iwwerraschend antifeministescher Manifestatioun ze verabschiden.

DE MARC BAUM KLAUT EISEN NOWUESS

Weltwäit mangelt et un Nowuess. China muss d’„Ee-Kand-ass-méi-wéi-Genuch“ Politik duerch d’„Kondomer-sinner-Däiwel-Politik“ ersetzen. D’USA hu sou wéineg Kanner, dass si hir Schoulmassaker mussen an den Iran verleeën. Däitschland denkt driwwer no, seng Jugend nees un d’Front ze forcéieren. A Lëtzebuerg? Op léink Order hi kënnt den Zwangsavortement an eis Verfassung. Mir hunn den zweetbekanntsten Dokter an der DP gefrot, wéi der dës Obligatioun kënnt entgoen.

Tipp 1: Gitt an e Land, wou den Avortement net legal ass. An der EU géing sech hei Polen empfeelen. Souguer wann d’Kand net ze retten ass, ginn hei Mamme stierwe gelooss, anstatt en Avortement ze ënnerhuelen. Dat mécht mech, den Dokter Schockmel, frou.

Tipp 2: Ech maachen ongär Reklamm fir d’Konkurrenz, mee gitt einfach an d’Findelklinik. Suspendéiert Dokteren dierfe keng invasiv Agrëffer duerchféieren. De Philippe hält sech zwar soss net ëmmer u Virschreften, mee ech leeën e gutt Wuert bei him an. A wee weess, vläicht gëtt Äert Kand jo souguer wéi duerch e Wonner mat zwee kënschtleche Knéie gebuer.

Tipp 3: Macht einfach, wéi wann der net schwanger wiert. Zitt de Bauch an. Ech maachen dat och ëmmer, wann ech ze vill giess hunn. Zitt de Rimm méi

enk. Fraekierper si jo flexibel. Ech muss et wëssen, ech si jo Dokter. Den Dokter Schockmel. Dir kënnt mir vertrauen. Ech kenne mech mat Viren aus, also offensichtlech och an all anere Liewensberäicher.

Tipp 4: Ech sinn zwar keen diploméierte Gynekolog, mee en Expert wat Fraen ugeet. Zertifizéiert misogyn, nenne se dat wuel hautzedaags. Dohier weess ech, den Dr Gerard Schockmel, e ganz gudde Dokter, wéi ee keen Avortement duerchféiert. A wann der bei mech kommt, maachen ech dat net. Ech wëll dass jidderen dat weess. Ech paken aus Prinzip keng Fraen un. Also ni. Weder ouni, a scho guer net mat hirer Erlabnis. Kommt also bei mech, hei sidd Dir, an Äert ongebuert Kand, sécher.

Tipp 5: Ech, den Dokter Schockmel, kann Iech bis zur Gebuert vun Ärem Kand a mengem Keller verstoppen. Vläicht souguer nach méi laang, dat gesi mer dann. Dat hänkt ganz dovun of, wéi Dir an Äert Kand dem Dokter Schockmel follegt.

Tipp 6: Wann Der schlussendlech awer mierkt, dass et e schlechte Choix war, dem Avortement ze entgoen, sou kënnt der Äert neit Kand dono einfach verkaufen. De Market Research Pabeier Epstein-Files huet hei eng lukrativ Business Opportunity opgewisen. Et gi sécher e puer Parteikollegen, déi Iech do weider hëllef kënnen.

ARMAGEDDON AMPLAZ RAMADAN

Dëst Joer ass d’Oppositioun tëschent dem Chrëschtentum an dem Islamismus sou grouss wéi nach ni. De Ramadan ass elo gottseidank fäerdeg, mir wëllen näischt méi dovunner héieren. Et ass duergaangen, dass se zu Wolz mat enger friemer Liichttraditioun d’Schlass besat hunn – liichte gi mer schonns den zweete Februar! En Zeeche vun Net-Integratioun. Wéi d’Welt beweist befanne mir eis an enger Ära vum Clash vun den Zivilisatiounen. Dës Theorie war 1990 vum Englänner Bernard Lewis opgestallt ginn an huet sech duerch de Krich géint den Terrorismus bewisen. Mir hunn dëst Joer grouss eis Superioritéit gewisen; mir Chrëschte faaschte jo nach bis den Abrëll, wat sech déi Heedekanner net virstelle kéinten.

Am aneren Eck di Léinksgréngversiffen, déi op de Ruff vun hirem antisemittesche Leader Jean-Luc Mélenchon zesumme mat der Flotillaterroristin Rima Hassan dëst Joer d’Campagne vum verlängerten Zwangsramadan agefuert hunn. Hie proposéiert, dass all Schoulkantin a Restaurant während dem Dag zouge-

maach gëtt an dann Owee e kommunisteschen Iftar zesumme geholl gëtt. Plange si, sech ze stärke fir weider Kämpfer Gottes wéi den Charlie Kirk oder de Quentin Deranque emzebréngen? Mir loosse eis dat net gefalen. Vollek, wier dech! D’Cobolux rífft dozou op all Dag um Punkt Zwielef eng ganz Zoossiss am Public z’iessen. Fëllt de Raum mat eisem traditionelle Geroch a loosst Iech et schmaachen. Mir sinn eis sécher dass dat duerch di speziell Konditiounen d’chrëschtlech Faaschtenzäit net brécht a mir eis mat engem Lëtzeburger Fleeschregimm staark hale mussen.

An dësem Joer 2026 no Christi huet de spirituelle Führer vun der westlecher Welt och endlech en neie Kräizzuch ugefaang. Këmmert Iech net ze vill em d’Legalitéit oder d’Zivilisten – ästhetesch bréngt den Trump biibblesch Zäiten op Teheran mat schwaarzem Reen an engem Krees vu Feier. Mir halen eis Aen op a loosse Iech déi éischt Sichtung vun der Heespränplo als Eilmeldung zoukommen. E puer amerikanesch Kommandante soe souguer, dass hire Prääsident vu

Gott gesalbt ass a mat dësem Krich d’Prophezeiung vum Armageddon ervirbréngt.

Mir froen eis beim Hannerland ob d’Strateegen och op den opportune Moment waarde fir Jerusalem zréckzehuelen. Och wa mir grouss Fans vum Itamar Ben-Gvir an dem Bezalel Smotrich sinn, géife mir léiwer gesi, wann d’hellegt Land a Chrëschtenthänn sécher wier. Vläicht ass d’Gaza Riviera deen éischte Schratt dohin? Wa mir dem Prosperity Gospel gleewen, dann ass déi Investitiounsméiglechkeet och eng gutt Konversiounsinitiativ. Aner Chrëschte menge jo, dass wann all Judd erëm an Eretz Israel ass, de Jesus zeréckkënn! Mir bleiwe gespaant.

Dir gesitt, mir liewen a spannenden Zäiten. Et ass ze gesinn ob mir dem Grand Remplacement d’Stier hale kënnen an ob mir eis op der Heemfront wéi och am mëttleren Oste verdeege kënnen. Mir mussen alles maache, fir eis chrëschtlech Kultur ze erhalen. Also gitt och Dir an de Kierchehouer, fannt eng gottno Fra, an hutt sou vill Kanner wéi Der kënnt.

